Cet éditorial annuel est l'occasion pour moi de réitérer ma profession de foi dans le fanzine et rappeler les raisons qui me poussent à continuer cette revue qui entame aujourd'hui sa huitième année. *Fotocopias* reste avant tout un aide mémoire, qui consigne et régurgite tout ce que les livres m'ont appris et apporté sur une année. J'ai compris qu'à défaut de trouver *Le livre* qui serait « une boîte à formules, capable de vous sortir d'affaire en toutes circonstances », il me le faudrait faire moi-même, en conciliant ce qui pouvait paraître inconciliable, en courbant un propos vers l'autre jusqu'à ce qu'ils se touchent. Je cesse de croire en des solutions miracles, en des programmes infaillibles, en une vérité parfaite cachée derrière l'effort et la volonté. J'accepte d'être convaincue par deux opinions contraires, car personne ne me demande non plus de trancher. C'est une liberté que je m'octroie, de même que ma vie n'a plus à avoir un but défini, une direction pré-établie, un slogan identifiable. Je continue tout de même d'accorder de l'importance à une narration sublime et unifiante, qui transforme la honte en conte. Cette narration est à trouver *a posteriori,* par analogies, en effectuant des cercles concentriques rapprochant le passé du présent. Elle est à décoder à partir des signes d'une partition qui s'écrit sans nous et pour nous. Seul m'importe à présent le caractère agréable des choses. À la route rapide et efficace, je préfère un chemin long mais charmant. J'espère donc que le présent ouvrage éclairera quelques sentiers de réflexions aux antipodes de l'efficacité.

LES AILES DU DÉSIR
LE SONORE ET LE VISUEL
LA FORCE MAJEURE
JOURNAL D'UN INTELLECTUEL EN CHÔMAGE
LE TEMPS À L'OEUVRE — SUR LA PENSÉE D'EMMANUEL LEVINAS
L'EXISTENTIALISME EST UN HUMANISME
UNE CHAMBRE À SOI
DÉSAIMER — MANUEL D'UN RETOUR À LA VIE
CECI EST MON CORPS
LA BÂTARDE
LE TEMPS RETROUVÉ
ADIEU ZANZIBAR
LE LIVRE DE L'INTRANQUILLITÉ

PODCASTS

Emmanuel Levinas, une pensée nouvelle, Sophie Galabru
La mémoire en nous, Charles Pépin et Pierre-Henri Tavoillot
Petite métaphysique de l'émotion, Bertrand Vergely
De l'indifférence à la différence, Mazarine M. Pingeot
L'art de la dispute : 6 querelles philosophiques, Pierre-Henri Tavoillot
Le stoïcisme et l'épicurisme dans l'Antiquité, Pierre Descotes
Le réel en péril ?, Gérald Bronner

WIM WENDERS 1
JEAN-YVES BOSSEUR 2
CLÉMENT ROUSSET 3
DENIS DE ROUGEMONT 4
SOPHIE GALABRU 5
JEAN-PAUL SARTRE 6
VIRGINIA WOOLF 7
FABIENNE BRUGÈRE 8
AGATHE CHARNET 9
VIOLETTE LEDUC 1
MARCEL PROUST 2
ABDULRAZAK GURNAH 33
FERNANDO PESSOA 4

87

Les labyrinthes de l'identité, Pierre-Henri Tavoillot
Introduction à la philosophie de Kant, Dan Arbib
Philosophie de l'expérience esthétique, Charles Pépin
Pragmatisme et philosophie américaine, Mathias Girel
Comment être heureux dans un monde malade ?, Charles Pépin
Hannah Arendt, une voix pour aujourd'hui, Perrine Simon-Nahum

Nous commençons cette compilation avec un dialogue extrait du film en noir et blanc de Wim Wenders de 1987. Situé du point de vue omniscient des anges, on entend le brouhaha des pensées des passants, enfermés dans leur conscience et leurs tracas quotidiens. Au lieu d'en être rebutés, les anges envient le terrestre concret et palpable que leur idéal céleste empêche d'embrasser. Bien qu'il s'ancre dans un débat ancien sur la hiérarchie noble entre le physique et le psychique, le dialogue peut également être saisi comme un renversement dialectique de l'attrait actuel pour la légèreté et l'omniscience que le virtuel impose.

LES AILES DU DÉSIR

■ Parfois je suis lasse de mon existence d'esprit. J'aimerais ne plus éternellement survoler, j'aimerais sentir en moi un poids qui abolisse l'illimité et m'attache à la terre. Pouvoir, à chaque pas, à chaque coup de vent, dire « maintenant », maintenant, maintenant, et non plus « depuis toujours » et « à jamais ». S'assoir à la table des joueurs et être salué, ne serait-ce d'un signe de tête. Même quand nous participions nous faisions semblant. Combattant l'un d'eux, faire semblant de se laisser démettre la hanche, faire semblant d'attraper un poisson, faire semblant de s'assoir aux tables, de boire et de manger, semblant encore, se faire rôtir des agneaux, servir du vin dans les tentes du désert, toujours faire semblant ! Je ne demande pas à engendrer un enfant, planter un arbre, mais ce serait déjà quelque chose, au retour d'une longue journée, de nourrir le chat comme Philip Marlowe, d'avoir la fièvre, les doigts noircis par le journal, de ne plus être exalté par l'esprit mais par un repas, par la courbe d'une nuque, par une oreille. Mentir ! Comme on respire ! Sentir en marchant sa charpente qui avance. Deviner enfin, au lieu de toujours tout savoir, pouvoir dire « ah! », « oh! » et « aie! » au lieu de « oui et amen ! ». ■ Pouvoir dire simplement, comme à l'instant, je suis joyeuse. J'ai une histoire, et je vais continuer à en avoir une.

Cette année je me suis passionnée pour la partition, en tant que système de notation permettant la reproduction d'une oeuvre et la transmission d'une émotion par le geste et la musique qui en découle. Dans cet ouvrage ont été rassemblés plusieurs entretiens menés par Jean-Yves Bosseur avec des artistes sonores et visuels explorant les potentialités à la frontière entre ces deux champs du sensible. Une démarche hautement émancipatrice qui aide à penser son médium autrement.

LE SONORE ET LE VISUEL

■ Notre solfège correspond à une conception de l'écriture polarisée sur la fixation de certaines propriétés du son, en priorité la hauteur et la durée. Ce même solfège a pu se révéler fort imprécis dès qu'il a été question de développer d'autres composantes, telles le timbre, le mode d'at-taque, l'intensité, le geste... ■ Admettre que nulle notation ne peut prétendre nous assurer un contrôle absolu sur une œuvre, nous indiquer quelle attitude exacte l'interprète doit prendre vis-à-vis de ce qui est fixé par la partition. ■ Certains compositeurs — par exemple, Earle Brown — ont pu se sentir plus proches — dans leur travail de conceptualisation, puis de notation et de communication — des conceptions de la Renaissance et de l'ère Baroque, que de celles affichées par le Romantisme qui visent à sacraliser la création du compositeur en s'efforçant d'en arrêter les contours de manière immuable. ■ La représentation graphique prend le pas sur le caractère symbolique des notations traditionnelles ; une correspondance analogique simple associe horizontalement la durée à l'espace, tandis que l'axe vertical concrétise l'étagement des registres de hauteur, du grave à l'aigu. ■ L'ambiguïté démultiplie les réponses. ■ Il revient à l'interprète de faire vivre, et non point seulement d'achever. Si J. Cage a pu utiliser pour son travail de composition des méthodes de hasard — savantes comme la méthode I Ching (par exemple pour la Music of Changes de 1951), plus anarchiques comme le jet de dés, l'observation des imperfections du papier (Concert pour piano de 1957-1958) ou encore un atlas astronomique (Atlas Eclipticalis) — avec les Variations ou Cartridge Music, il écarte toute référence à la graphie musicale traditionnelle et laisse ainsi à l'interprète le soin de décider lui-même de la définition du matériau musical qu'il associera au processus proposé. Il ne s'agit pourtant pas là d'une transmission ou d'une substitution de pouvoir ; le compositeur ne rejette pas sur l'interprète l'autorité qu'il a jusqu'alors assumée, mais tend plutôt à partager le potentiel d'indétermination contenu dans ce qui est plus un «processus» de jeu qu'une partition, au sens traditionnel du terme. ■ La partition, qui n'était généralement qu'un intermédiaire destiné à s'effacer derrière le phénomène musical par excellence (l'exécution en concert) peut devenir pour eux un élément actif de ce théâtre, avec ses facultés ludiques les plus imprévisibles. C'est, par exemple, ce qui se passe dans Prima vista ou Diaphonie de M. Kagel où la partition est communiquée aux musiciens sous forme de projection de diapositives, suscitant une sorte de complicité avec le public qui les découvre en

même temps qu'eux. ■ C'est ainsi que, pour réaliser une version des Miroirs de votre Faust d'Henri Pousseur, le pianiste doit pratiquer des « évidements » — à la manière de fenêtres — à l'intérieur de la partition. Selon le pliage des feuilles, les évidements pratiqués, le contenu musical et l'articulation des moments pourront fortement varier. Le rapport aux arts plastiques demeure un thème de prédilection pour F. Miroglio, ce dont témoigne Ping Squash (1979), jeu pour percussionniste, écrit en hommage à A. Calder qui avait élaboré, en 1930, un mobile sonore (le seul construit par lui), Une boule blanche, une boule noire. F. Miroglio conservera « le principe de fonctionnement de ce mobile tout en diversifiant ses possibilités de timbre pour l'intégrer dans le continuum sonore de la composition. » ■ Cette notion de densité est un des ponts les plus importants sur lequel peuvent se rejoindre le visuel et l'auditif. ■ De nombreux plasticiens, notamment ceux qui pratiquent le collage, ont eux-mêmes tiré parti, à leur manière, de cet espace codifié de signes spécifiques - destiné à rester partiellement secret pour les non initiés — que représente la partition. ■ Depuis, j'ai presque toujours été certain de pouvoir opérer n'importe quel transfert entre les media, d'en faire l'échange, peut-être parce que j'ai expérimenté cela avec mon propre corps, mes propres sens, mes propres mains. C'est difficile à comprendre, mais il est parfois possible de regarder votre lit comme si vous regardiez votre chien, ou votre chapeau comme si c'était un avion. Après cela, si vous transférez chacune des significations, vous ferez toujours des découvertes, car vous confronterez votre expérience de l'objet ou du phénomène avec la réalité nouvelle. Ceci m'a amené à une autre étape de la musique que j'ai appelée, « musique pensée » ou « musique intuitive ». C'était une musique impossible à jouer, à entendre ; vous ne pouviez que l'imaginer. Si vous vous dites par exemple : « il y a de la musique dissimulée sous mes ongles», évidemment, vous ne pourrez pas l'entendre, mais vous pourrez y penser, imaginer sa sonorité. ■ J'utilise toujours la musique comme un media très précieux à cause de son degré d'abstraction. Elle possède quelque chose de secret, d'intouchable ; elle vient, elle part, tout en laissant peut-être des traces sur vous, à l'intérieur de vous, mais vous ne pouvez pas la toucher, même si vous l'avez sur un disque ou quelque part sur votre synthétiseur. ■ Même si le disque est détruit, même s'il est devenu impossible de le jouer, vous restez conscient du disque en tant que disque, un disque sur lequel il y a eu de la musique, une sorte de support pour la musique. Et vous y songez comme à une chose sur laquelle, ou à l'intérieur de laquelle, il y a eu de la musique, même si elle n'est pas présente, même si vous ne pouvez la jouer : vous montrez des disques qui sont complètement impossibles à jouer et, même si vous ne les jouez pas, la musique est là. C'est de cette façon que je l'aime : vous «regardez» la musique, vous ne l'»entendez» pas. Vous la regardez et vous l'avez, vous le savez... c'est merveilleux. ■ Dans la seconde moitié du XXe siècle, l'écoute de deux réacteurs au cours d'un vol de quatre heures est, d'un point de vue socio-esthétique, plus beau et plus important que quatre heures passées assis à écouter un opéra de Wagner sans se déplacer. Ma conception multi-media consiste à juxtaposer les processus acoustiques existants, à les mêler aux actions du corps : la vie est art, l'art est vie. Depuis 1959, j'écris les partitions de mes 'happenings' ou de la musique d'action sous forme de notes rédigées ou d'instructions en style télégraphique. Exemple : prenez un autobus de la ligne PC (petite ceinture) à Paris, et durant

quatre heures de trajet, ne faites qu'écouter avec une attention redoublée tout ce qui peut être entendu. ■ Tout au long de mon travail dans le studio, j'écoute toujours beaucoup de musique, souvent à l'opposé de ce que je fais : si je fabrique un objet de nature mélancolique ou critique par rapport au moment que je vis, je prends une musique baroque, parce que je ne veux pas que la musique soit une illustration de mes sentiments. ■ Cage, en tout cas, n'hésiterait pas à suivre Levinas lorsque celui-ci rejette la catégorie maîtresse de la pensée occidentale qu'est la compréhension ; en effet, pour Levinas, « comprendre l'être particulier, c'est déjà se placer au delà du particulier (comprendre c'est se rapporter au particulier qui seul existe, par la connaissance qui est toujours connaissance de l'universel). » Aux yeux d'un « particulariste transcendantal » comme Cage, précisément, l'expérience de l'art consiste à ne pas comprendre, et l'art ouvre sur la non-vérité de l'être.

Clément Rousset considère que la joie est forcément paradoxale car rien ne saurait la justifier dans ce monde de brutes. Mais c'est justement parce qu'elle est paradoxale, et donc lucide, que la joie est réelle. S'ensuit une analyse du gai savoir de Nietzsche, grand promoteur de la joie jubilatoire et réhabilitateur du monde des apparences : il n'y a pas un monde vrai et un monde faux, mais bel et bien qu'un seul monde, à accepter dans sa totalité — *Amor fatie*, aime ton destin.

LA FORCE MAJEURE

■ Cette insistance de la joie révèle une disproportion, radicale et caractéristique, entre toute réjouissance profonde et l'objet particulier qui en est l'occasion, ou plus exactement *le prétexte*. La joie constitue ainsi toujours une sorte d'« en plus », soit un effet supplémentaire et disproportionné à sa cause propre qui vient multiplier par l'infini telle ou telle satisfaction relative à un motif déterminé ; et c'est cet en plus que l'homme joyeux est précisément incapable d'expliquer et même d'exprimer. ■ Tout comme l'homme joyeux est incapable de dire le motif de sa joie et la nature de ce qui le comble, le mélancolique ne sait préciser le motif de sa tristesse ni la nature de ce qui lui manque. ■ D'où la différence fondamentale entre le vague romantique et le vague joyeux : le premier échoue à décrire ce qui n'est pas, le second à faire le tour de ce qui est. ■ Telle qu'on la considère habituellement, la joie ne consiste pas en une réjouissance dénuée de motif et fonctionnant en quelque sorte « à vide », mais bien en la satisfaction d'une attente précise, en l'obtention d'un objet convoité et défini. Comment pourrait-on être content de rien, joyeux d'aucune chose ? ■ C'est peut-être dans la situation la plus contraire, dans l'absence de tout motif raisonnable de réjouissance, que l'essence de la joie se laissera le mieux saisir. ■ On dit alors communément : ils en sont venus à se détester pour des questions d'argent. Mais la vérité est inverse : ils en sont venus à se heurter sur des questions d'argent parce qu'ils se détestaient. Ce n'est pas le problème d'argent qui provoque la haine mais la haine qui provoque le problème d'argent. De même l'accumulation d'amour en quoi consiste la joie est au fond étrangère à toutes les causes qui la provoquent, même s'il lui arrive de ne devenir manifeste qu'à l'occasion de telle ou telle satisfaction particulière. ■ La joie apparaît ainsi comme indépendante de toute circonstance propre à la provoquer (comme elle est aussi indépendante de toute circonstance propre à la contrarier). ■ À la joie générale qui consiste à vivre, à s'aviser que le monde existe et qu'on en fait part. ■ Définition de la joie comme réjouissance universelle : l'idée même de passage à l'universel étant suspecte par essence, assimilable qu'elle est au processus de fanatisme et de prosélytisme selon lequel une croyance n'est revendiquée par son fidèle que si elle est selon lui en état de contraindre du même coup l'ensemble des hommes. ■ La doctrine dont se recommande le totalitarisme est comme un espace vide que seul peut remplir et « meubler » un aveu général, jamais parfaitement réalisé, de la part d'autrui ; alors que la joie est un plein qui se suffit à lui-même et n'a besoin pour

être d'aucun apport extérieur. ■ La joie dont il est ici question ne se distingue en aucune façon de la joie de vivre, du simple plaisir d'exister. ■ On sait qu'une longue tradition philosophique, de Platon à Heidegger, en a décidé autrement sur ce point, considérant au contraire qu'il n'est de joie véritablement accessible à l'homme que par un « dépassement » de la seule joie de vivre et par une prise de distance par rapport à tout objet situé dans l'existence, si réjouissant puisse-t-il être. ■ Il n'est aucun objet existant qui puisse être tenu pour « objectivement » désirable, comme on l'a rappelé plus haut. La conséquence semble en être que la joie, si elle ne consiste pas en une réjouissance illusoire et vite contredite par son objet même, ne saurait consister qu'en une expérience d'ordre mystique ou métaphysique qu'ont d'ailleurs très bien décrite tel théologien ou philosophe, ainsi Pascal ou Heidegger, ou encore Platon dans le Phédon, assimilant le cri du cygne mourant à un chant de joie et de délivrance. Très généralement, une telle joie apparaît comme une échappatoire au présent au profit d'une « présence » permanente, une échappatoire à l'existence fugitive au profit d'un être éternel. ■ La joie de vivre consiste en un accommodement à la vie par lequel elle renonce à toute prétention de durée en contrepartie des joies éphémères qu'elle peut obtenir de l'existence. ■ La joie de vivre respire à l'aise que dans une existence éphémère, périssable, toujours changeante et *désirée comme telle*. ■ La saveur de l'existence est celle du temps qui passe et change, du non-fixe, du jamais certain ni achevé ; c'est d'ailleurs en cette mouvance que consiste la meilleure et plus sûre « permanence » de la vie. Y prendre goût implique nécessairement qu'on se réjouit précisément de ce qu'elle est d'essence indistinctement périssable et renouvelable, loin d'y regretter une absence de stabilité et de pérennité. ■ Le charme de l'existence, loin de s'apprécier à proportion d'une problématique participation à l'éternité, se mesure au contraire à proportion de son étrangeté à l'être tel que le conçoivent ontologues et métaphysiciens, - tout comme l'automne qui n' existe que si, et seulement si, il n'y a pas d'« être » de l'automne. ■ Le simple fait de vivre est par lui-même refus et réfutation de l'être et de ses attributs ontologiques, immortalité ou éternité. ■ Pour aboutir à cette équation finale, réalité – dans la joie de vivre que dans la joie tout court (à considérer celle-ci comme visée ou vision d'un être excédant toute forme d'existence) : la première étant actuelle et complète, la seconde virtuelle et en attente de sa propre complétude, pour ne pas dire de son propre contenu. ■ J'en viens maintenant à l'examen du paradoxe central de la joie, que je n'ai fait jusqu'à présent qu'esquisser. Ce paradoxe peut s'énoncer sommairement ainsi : la joie est une réjouissance inconditionnelle de et à propos de l'existence ; or il n'est rien de moins réjouissant que l'existence, à considérer celle-ci en toute froideur et lucidité d'esprit. Il est sans doute inutile d'entrer ici dans le détail des attendus qui forcent la pensée, et l'ont de tout temps forcée, à se prononcer contre l'existence, à en reconnaître le caractère indéfendable et indésirable. Rappelons simplement que ceux-ci se ramènent, essentiellement à un manque de temps et à une faute d'espace : ce qui advient à l'existence, ce en quoi consiste son « être » propre, n'a aucune chance ni possibilité de durer, comme il n'a aucune chance ni possibilité d'occuper une place appréciable dans l'infinité de l'espace. ■ Montaigne : « De nos maladies la plus sauvage, c'est mépriser notre être ». ■ La joie, expérience à la fois inconcevable et non illusoire. ■ Ou bien

la joie consiste en l'illusion éphémère d'en avoir fini avec le tragique de l'existence : auquel cas la joie n'est pas paradoxale mais est illusoire. Ou bien elle consiste en une approbation de l'existence tenue pour irrémédiablement tragique : auquel cas la joie est paradoxale mais n'est pas illusoire. On ne sera pas surpris que je donne pour ma part la préférence au second terme de l'alternative, persuadé non seulement que la joie réussit à s'accommoder du tragique, mais encore et surtout qu'elle ne consiste que dans et par cet accord paradoxal avec lui. ■ Il n'est de joie véritable que si elle est en même temps contrariée, en contradiction avec elle-même : la joie est paradoxale, ou n'est pas la joie. ■ La joie est, par sa définition-même, d'essence illogique et irrationnelle. Pour prétendre au sérieux et à la cohérence, il lui manquera toujours une raison d'être qui soit convaincante ou même simplement avouable et dicible. ■ De ce caractère paradoxal de la joie peuvent se déduire trois principales conséquences. ■ 1) Il n'est de joie que folle, – tout homme joyeux est nécessairement et à sa manière un déraisonnant. ■ 2) La joie est nécessairement cruelle, de par l'insouciance qu'elle oppose au sort le plus funeste comme aux considérations les plus tragiques. ■ La cruauté est de toute façon marque de distinction, et ce dans tous les domaines, – à entendre bien sûr par cruauté non un plaisir à entretenir la souffrance, mais un refus de complaisance envers quelque objet que ce soit. ■ 3) Troisième et dernière conséquence : la joie est la condition nécessaire, sinon de la vie en général, du moins de la vie menée en conscience et connaissance de cause. Car elle consiste en une folie qui permet paradoxalement – et est seule à le permettre – d'éviter toutes les autres folies, de préserver de l'existence névrotique et du mensonge permanent. ■ Car au fond rien n'a changé pour lui et il n'en sait pas plus long qu'avant : il n'a aucun argument nouveau à invoquer en faveur de l'existence, il est toujours parfaitement incapable de dire pourquoi ni en vue de quoi il vit, – et cependant il tient désormais la vie pour indiscutablement et éternellement désirable. ■ Hésiode : « Les dieux ont caché ce qui fait vivre les hommes » ■ Il existe une autre manière de s'accommoder de la réalité, – mais je viens de dire qu'elle était névrotique : c'est celle qui consiste à la nier ; ou, plus exactement, à en considérer les composantes malheureuses non comme inéluctables mais comme provisoires et sujettes à élimination progressive. ■ Caractère névrotique de l'espérance. ■ Tout ce qui ressemble à de l'espoir, à de l'attente, constitue en effet un vice, soit un défaut de force, une défaillance, une faiblesse, – un signe que l'exercice de la vie ne va plus de soi, se trouve en position attaquée et compromise. Un signe que le goût de vivre fait défaut et que la poursuite de la vie doit dorénavant s'appuyer sur une force substitutive : non plus sur le goût de vivre la vie que l'on vit, mais sur l'attrait d'une vie autre et améliorée que nul ne vivra jamais. L'homme de l'espoir est un homme à bout de ressources et d'arguments, un homme vidé, littéralement « épuisé ». ■ À l'opposé, la joie constitue la force par excellence, ne serait-ce que dans la mesure où elle dispense précisément de l'espoir, – la force majeure en comparaison de laquelle toute espérance apparait comme dérisoire, substitutive, équivalant à un succédané et à un produit de remplacement.

■ Celui qui a beaucoup de joie doit être un homme bon : mais peut-être n'est-il pas le plus intelligent, bien qu'il atteigne ce à quoi le plus intelligent aspire de toute son intelligence. *Le Voyageur et son ombre*. ■ L'aphorisme 276, intitulé « Pour le nouvel an », se présente sous la forme d'un vœu de nouvel an contenant des instructions intellectuelles valables pour toutes les années à venir et pour tout ce que son auteur, qui est aussi son destinataire, sera susceptible de penser par la suite. Ce vœu de nouvelle année que se ménage ainsi Nietzsche à lui-même consiste en une intention générale d'être dorénavant en accord avec tout ce qui existe, de vivre en amoureux inconditionnel d'une réalité considérée sous les auspices d'une nécessité allant tellement de soi qu'elle pourra désormais se passer de fondement, de toute espèce de « bienfondé » : « Je veux apprendre de plus en plus à considérer la nécessité dans les choses comme la Beauté en soi : ainsi je serai l'un de ceux qui embellissent les choses. *Amor fati* : que ceci soit désormais mon amour ! Je ne ferai pas de guerre contre la laideur ; je n'accuserai point, je n'accuserai pas même les accusateurs. Détourner le regard : que ceci soit ma seule négation ! Et à tout prendre : je veux à partir d'un moment quelconque n'être plus autre chose que pure adhésion ». ■ Tandis que Leibniz attribue à Dieu l'organisation de la providence générale, Nietzsche attribue au « hasard», conçu comme principe a-théiste, ou plutôt comme anti-principe, le mérite de cette providence personnelle qui veille sur la fortune de chacun en particulier. ■ Nietzsche ne rend pas hommage de l'existence à Dieu parce qu'il estime, à tort ou à raison, que la pensée de Dieu est une pensée insuffisamment reconnaissante, pensée mi-reconnaissante qui a besoin de la caution divine pour pallier les multiples inconvénients ou « déficiences » attachés à l'existence. ■ « Le besoin d'une foi puissante n'est pas la preuve d'une foi puissante, c'est plutôt le contraire. Quand on l'a, on peut se payer le luxe du scepticisme – on est assez sûr, assez ferme, assez solide, assez engagé pour cela. » *Le Crépuscule des Idoles*. ■ En ce qui concerne la béatitude, nous pouvons dire qu'elle est chez Nietzsche la pensée fondamentale autour de laquelle s'organisent et se hiérarchisent les autres pensées ; nous savons aussi qu'elle consiste en une adhésion pure et inconditionnelle au réel, qui ne passe pas par la pensée d'une providence, ni bien sûr d'une philosophie de l'histoire, mais implique en revanche une connaissance du tragique. ■ Nietzsche n'est pas seulement un philosophe musicien, comme tous en conviennent nécessairement ; il est d'abord et surtout un musicien philosophe, musicien amené à la méditation philosophique par une réflexion incessante sur la nature de la jubilation musicale. ■ « Il faut avant tout apprendre à entendre une figure, une mélodie, savoir la discerner par l'ouïe, la distinguer, l'isoler et la délimiter en tant qu'une vie pour soi : ensuite il faut de l'effort et de la bonne volonté pour la supporter, en dépit de son étrangeté, user de patience pour son regard et pour son expression, de tendresse pour ce qu'elle a de singulier ; – vient enfin le moment où nous y sommes habitués, où nous l'attendons, où nous sentons qu'elle nous manquerait, si elle faisait défaut; et désormais elle ne cesse pas d'exercer sur nous sa contrainte et sa fascination jusqu'à ce qu'elle ait fait de nous ses amants humbles et ravis, qui ne conçoivent

de meilleure chose au monde et ne désirent plus qu'elle-même, et rien qu'elle-même. – Mais ce n'est pas seulement en musique que ceci nous arrive : c'est justement de la sorte que nous avons appris à aimer tous les objets que nous aimons maintenant. » ■ Le temps de la musique est ainsi assimilé à un temps de retrait gagné sur le monde, un « temps de souffler » face à l'urgence du réel. Cette conception du répit musical, de la musique comme répit, est évidemment l'indice d'une certaine souffrance quant au réel ; elle est immanquablement le fait de ceux qui éprouvent à l'égard de la réalité en général et de leur existence en particulier un sentiment d'insuffisance et de manque. ■ Il est certain que Nietzsche a toujours privilégié la surface, l'apparence, la représentation : mais ce moins aux dépens de la profondeur du réel qu'à celui de la profondeur illusoire et mensongère attachée par la métaphysique traditionnelle à la notion de « monde vrai », en tant que celui-ci s'opposerait à la réalité de l'expérience immédiate, à la réalité sensible et empirique. La surface n'est pas pour Nietzsche ce qui s'oppose à la profondeur mais au contraire ce qui permet à la profondeur d'être visible, ce par quoi la profondeur se manifeste. ■ L'éloge de l'apparence ne fait qu'un avec l'éloge du réel, car l'espace de la représentation n'est pour Nietzsche que le lieu précis où l'on trouvera les choses, son emplacement propre, l'« endroit » précis du réel. ■ Aphorisme 2 : « Le monde «apparent» est le seul. Le monde «vrai» n'est qu'un mensonge qu'on lui rajoute… » ■ Toute l'œuvre de Nietzsche, on le sait, témoigne d'un intérêt constant à l'égard du masque et du déguisement. Le don du masque est même décrit, en un passage souvent cité de Par-delà le bien et le mal, aphorisme 278, comme l'offrande la plus précieuse qu'on puisse proposer au voyageur égaré, peut-être parce que le masque est aussi ce qui protège de la honte, et que l'action qui consiste à protéger de la honte est considérée par Nietzsche comme l'action bonne par excellence. ■ Le noble est défini par ce qui est absolument à son aise dans l'existence (et quelle que soit par ailleurs sa « vulgarité »), le non-noble par ce qui éprouve une quelconque gêne ou honte à exister (et quelle que puisse être sa « distinction »). ■ Ce que Nietzsche reproche fondamentalement et reprochera toujours au rationalisme platonicien – comme à toutes les formes philosophiques de « triste savoir » – n'est pas tant d'être étranger à l'art que de n'être ni assez gai ni surtout assez savant : d'impliquer un secret parti pris d'ignorance pour cause de détresse, un « refoulement », au sens freudien, de ce qu'on ne doit pas savoir si l'on veut conserver le courage de vivre (savoir de la mort et de l'insignifiance, principalement). ■ Pour en venir maintenant au contenu du gai savoir nietzschéen, on peut le définir sommairement en disant qu'il est savoir du non-sens, de l'insignifiance, du caractère non signifiant de tout ce qui existe. ■ Savoir de la désillusion en quoi consiste d'ailleurs très classiquement le savoir philosophique, et ce dès Socrate et Platon : « Je sais que je ne sais rien. » ■ Nietzsche répète sans cesse que toute interprétation du réel en termes de signification est illusion et attentat à son égard, qu'il n'y a rien à dire de « sensé » ou d'honorable au sujet du monde, et qu'en son refus d'y subodorer quelque sens que ce soit réside précisément tout le sens et l'honneur de sa propre pensée. ■ En ce qui concerne la nécessité et son rapport problématique avec la fortuité, il suffit de distinguer – comme y invite d'ailleurs Nietzsche lui-même – entre la nécessité du fait et la nécessité de la loi. La nécessité du fait ne pose pas de problème : elle ne signifie que le caractère irrécusable de ce à quoi il advient

d'exister, soit du réel en général. Seule la nécessité de la loi serait effectivement en contradiction avec la pensée de la fortuité du monde : mais toute l'œuvre de Nietzsche tend précisément à critiquer l'idée de loi nécessaire, à montrer le caractère fragile et anthropomorphique de la pensée de la loi, qu'il s'agisse de loi juridique ou de loi physique. ■ Nietzsche définit le ressentiment non comme une simple rancœur à l'égard du réel mais comme l'effet conjugué de la négativité et de la passivité. L'homme du ressentiment n'est ni l'homme du non ni « l'esprit qui dit non », comme se présente Méphistophélès dans le *Faust* de Goethe. Il est plutôt l'esprit qui ne réussit justement pas à dire non et se trouve ainsi réduit, faute de mieux, à bredouiller de faux oui. ■ La question posée à propos de tout, et de chaque chose : «Voudrais-tu ceci encore une fois et d'innombrables fois ? » ■ Le retour éternel fait avant tout, chez Nietzsche, office de révélateur. Révélateur non proprement philosophique, d'une vérité des choses, mais plutôt psychologique, de la vérité du désir humain. ■ Le bon accueil à l'idée de retour éternel est la marque la plus indiscutable de la joie aux yeux de Nietzsche. ■ « L'éternel retour donne à la volonté une règle aussi rigoureuse que la règle kantienne. (...) Comme pensée éthique, l'éternel retour est la nouvelle formulation de la synthèse pratique : Ce que tu veux, veuille-le de telle manière que tu en veuilles aussi l'éternel retour. » (Deleuze) ■ Il y a ici, une nouvelle fois, la matière d'un apparent paradoxe : car Nietzsche ne cesse par ailleurs de dénoncer la volonté d'éternisation comme essentiellement réactive, comme l'expression d'une rancœur contre la vie et d'une insatisfaction à l'égard de toute existence considérée en tant que devenir. ■ On est évidemment en droit de s'étonner que le désir d'éternité, si vigoureusement critiqué par Nietzsche, devienne louable dès qu'il s'agit de la béatitude, du oui à la vie tel que le sanctionne la pensée du retour éternel. Mais il faut distinguer ici entre deux formes différentes et opposées du désir d'éternité. ■ À le considérer philosophiquement, rappelons que le désir d'éternité dont se recommande Nietzsche affecte moins la nature des choses que la nature du désir dont il est selon lui le plus irrécusable témoin : qu'il a donc essentiellement en vue non une permanence du monde mais une insistance de l'amour.

POST-SCRIPTUM : LE MECONTENTEMENT DE CIORAN

■ Le paradoxe de l'existence — Cioran ajouterait, non sans quelque raison, son horreur — est donc tout à la fois d'être quelque chose et de compter pour rien. Étant trop pour être tenue pour rien, mais trop peu pour être prise en compte, l'existence ne se présente qu'à l'état de trace indosable, comme disent les chimistes lorsqu'ils établissent qu'un élément est présent dans la solution qu'ils analysent, mais en trop petite quantité pour être appréciable. ■ De toutes les questions dont ait à connaître la philosophie, celle que pose ici Cioran est sans doute la plus grave et la plus sérieuse : y a-t-il une alliance possible entre la lucidité et la joie ?

C'est le livre qui aura le plus marqué mon année 2026, commencée dans l'incertitude du chômage. L'intellectuel·le se différencie des autres chômeurs, parce qu'il ne touche pas le chômage, et parce qu'il ne cesse pas pour autant de travailler et de penser. En quittant Paris, Denis de Rougemont fréquente un tout autre milieu social, qui l'amène à repenser l'utilité de sa fonction, la manière dont il doit se présenter et expliquer son métier. Il réfléchit à comment vivre de peu, aux conséquences de ce mode de vie sur sa pensée, à la bourgeoisie, aux superstitions, au travail et au loisir. Ce texte m'a beaucoup aidée à traverser cette période et à comprendre certains mécanismes de honte qui y sont rattachés.

JOURNAL D'UN INTELLECTUEL EN CHÔMAGE

■ Posséder, ce n'est pas avoir. Ce n'est pas même avoir l'usage éventuel de quelque chose. Mais c'est user en fait de cette chose-là. C'est donc un acte, et pas du tout un droit. Et ce n'est pas une sécurité, ni rien qui dure au delà du temps qu'on en jouit. Cette maisonnette, ce jardin et cette île, seront miens selon la puissance avec laquelle j'en saurai faire usage, pour une fin qui leur est étrangère, et qui me commandera de les quitter le jour qu'ils y mettront obstacle. ■ Pour mes pensées, je les occupe en attendant à de petits exercices formels, sans nul rapport avec ce beau vertige de liberté. Depuis six jours que nous sommes arrivés, je n'ai lu que les Règles de Descartes, comme on ferait un mot croisé, pour tuer le temps avant un rendez-vous. ■ Ce journal n'aura rien d'intime. J'ai à gagner ma vie, non pas à la regarder. ■ Ceci posé, il s'agit de vérifier et de noter ici au jour le jour : 1 — (problème matériel) — si l'on peut vivre loin des villes sans emploi ni gain assuré, et se procurer tout de même le strict nécessaire par des articles, traductions, etc. (qu'il me reste d'ailleurs à trouver) — et combien coûte ce strict nécessaire ; 2 — (problème psychologique) — si ce régime est favorable ou non à la maturation d'une œuvre ; — s'il est moins démoralisant que le régime parisien ; — s'il endort ou s'il excite l'esprit ; — enfin, s'il rend neurasthénique, ou furieux, ou content, etc.; 3 — (problème social) — si les contacts inévitables et quotidiens entre un « intellectuel » de ma sorte et les habitants du pays, se révèlent bons, mauvais, ou simplement indifférents, (je veux dire féconds, irritants, ou stériles) pour mes voisins aussi bien que pour moi. ■ On préfère sans doute appeler moyen ce qui est très bas — pour se sentir un peu au-dessus… ■ Le sentiment de dépendre entièrement de bonnes ou de mauvaises volontés lointaines, et du hasard, éveille par résonance un sentiment de liberté, de gratuité aventureuse. Mon sort ne dépend plus de ce que je puis faire ou imaginer : libération. Il faut qu'il arrive quelque chose. ■ Trouver son rythme naturel, et les moyens de s'y réduire, voilà le but de toute morale : car le « bien penser » en dépend. ■ Tout ici me ramène à moi seul. J'ai beau faire, je ne parviens pas à partager avec les hommes de ce village ce qui est essentiel et solide dans ma vie. Le simple fait que je ne puis pas les persuader que je travaille vraiment en écrivant, cela met entre nous une barrière sentimentale, une gêne constamment sensible. ■ Ma gêne quand l'épicière voulait savoir ce que je fais, et dans vingt occasions pareilles : voilà qui me pose tout le problème de la culture. Cela paraîtrait absurde à la plupart des intellectuels que je connais. Pourtant si l'on

refuse de poser ce problème dans le détail concret des relations humaines quelconques, il se peut que l'on refuse aussi le vrai sérieux, la vraie difficulté de la question. Le bénéfice le plus certain de mon état, c'est que je me vois contraint de toucher tous les jours les limites du domaine culturel : et là seulement paraissent les absurdités sur lesquelles nous vivons depuis des siècles, dans un accord peut-être excessivement tacite. Je voudrais exprimer un maximum d'humanité lorsque j'écris, et c'est précisément parce que j'écris que je me vois séparé de beaucoup d'hommes, du plus grand nombre. Et d'abord de ceux qui m'entourent, et qui sont aujourd'hui mes prochains. Ils me parlent de ce qui les intéresse, et je m'y intéresse avec eux. Mais je ne puis ou je ne sais pas encore leur parler de ce qui, moi, m'intéresse : je sens trop bien qu'ils n'en sont pas curieux. De quoi donc me parlent-ils ? Du temps, et j'aime cela comme tout le monde ; de leur travail aux champs ou à la côte, et je les écoute avec toute l'attention d'un apprenti ; de leurs souvenirs, parfois touchants, parfois comiques, toujours révélateurs pour moi d'un monde non pas absolument nouveau, mais nouvellement intéressant. ■ Les livres devraient être utiles. On devrait y trouver des renseignements concrets, des recettes exactes, des explications vérifiables, des modes d'emploi, des descriptions objectives et utilisables ; et ceci à tous les degrés de la réalité, dans les grandes choses comme dans les choses de rien. Au lieu de cela, les modernes nous servent des états d'âme improbables ou excessifs, des inquiétudes dont ils n'ont même pas l'air d'être vraiment inquiets, des indiscrétions gênantes et dont on ne sait trop que faire, ou des doctrines dont ils négligent de nous dire s'ils les ont essayées sur le vif, dans le détail de la vie quotidienne. Ils nous donnent très rarement des réponses, ou alors par malchance ce sont justement des réponses à des questions qu'on n'avait pas l'idée de se poser ; et c'est là qu'ils croient voir leur astuce. ■ « Si l'on veut réellement conduire un homme à un but défini, il faut avant tout se préoccuper de le prendre là où il est, et commencer là. Voilà le secret de tout secours... Pour aider réellement un homme, il faut que j'en sache davantage que lui, mais il faut avant tout que je sache ce qu'il sait. Sinon mon savoir supérieur ne lui servira de rien. Si je persiste cependant à faire valoir ma science, ce n'est plus alors que par vanité ou par orgueil, de sorte qu'au fond, au lieu d'aider l'homme, je cherche à me faire admirer de lui. » Kierkegaard […] [Cette citation] m'aide à distinguer l'un des motifs au moins de ma gêne, quand je constate qu'ils ne comprennent pas de quoi je m'occupe. C'est peut-être un secret désir, un inconscient désir que j'ai d'être reconnu par eux à ma juste valeur. Exactement ce que Kierkegaard appelle vanité. Cependant, s'il est des plus probable que j'ai, comme un chacun, mon amour-propre, je ne puis m'empêcher de le juger assez justifié dans l'occurrence. On n'aime pas être tenu pour un feignant ou un rentier, quand on est dans ma situation. ■ La liberté ne s'improvise pas. Il faut la conquérir avec méthode. ■ [À propos du prêtre] J'essaie de me représenter l'existence quotidienne de cet homme aux prises avec la solitude la plus désespérante, celle que lui crée l'indifférence tranquille et obstinée de ceux auprès desquels il devrait exercer sa mission. Ils ne veulent pas même l'écouter, et toute sa raison d'être est cependant de leur parler. Il n'a rien d'autre à faire, et il ne peut pas le faire. Et de plus, il est seul à croire qu'il doit le faire. J'imagine qu'il doit apparaître, aux yeux des habitants de cette petite ville, comme une espèce de fou, d'ailleurs inoffensif. Ou peut-être encore, ce qui est pis, comme un hypocrite

qui a trouvé le moyen de vivre sans travailler. ■ Je m'aperçois que je ne savais plus, ou ne pouvais plus, «perdre» une soirée, depuis six mois que je n'ai plus de travail fixe. Quand je m'arrêtais d'écrire, par fatigue, je ne me sentais pas la bonne conscience de l'employé qui a fait sa journée et qui pense maintenant à autre chose. Une sorte d'impatience me tarabustait encore, me ramenait sans cesse aux mêmes préoccupations. Ce n'était pas cette vacance où les idées et sentiments changent de climat. Le loisir n'est pas simplement la cessation du travail pour un repos nécessaire. Il se définit psychologiquement non par rapport au travail, mais par rapport à la *sécurité matérielle* qu'assurent soit le travail, soit la fortune, soit, dans mon cas particulier, l'amitié. Un chômeur intellectuel peut encore travailler, — et c'est cela qui le différencie profondément d'un chômeur industriel, par exemple — mais il ne connaît plus de vrais loisirs. ■ Pour beaucoup de bourgeois, le chômeur est un être mystérieux et un peu effrayant, il joue le rôle d'un croquemitaine pour grandes personnes. ■ Un intellectuel chômeur n'est pas un homme démoralisé par la privation de travail. Au contraire, il peut travailler davantage. Il ne se distingue donc d'un intellectuel rentier que par le manque de revenu assuré. Mais le seul fait que la « matérielle » est déficiente change sa *conscience* d'intellectuel, et l'oblige à se poser des questions toutes nouvelles. ■ Un point à étudier : le chômage *déclasse* l'intellectuel. Il le met sur un pied d'égalité paradoxal avec les hommes qui l'entourent. Il le dépouille des signes extérieurs de son état, de cet *habitus* bourgeois qui, hélas, est encore chez nous la marque de l'intellectuel. Par là même, l'intellectuel chômeur risque d'apparaître inférieur aux yeux des gens de métier parmi lesquels il vit. Pour le moment, ce qui domine en moi, c'est le plaisir du dépaysement en profondeur — et non plus en surface — social et non plus géographique... ■ Je m'étonne soudain du calme particulier avec lequel j'accepte en fait mon existence présente, si absurde qu'elle puisse m'apparaître au regard de certaines ambitions. ■ Certains jours on donnerait beaucoup pour une bonne raison de désespérer, pour une bonne et impérieuse raison d'abandonner cette partie mal engagée, ma vie, et de se trouver neuf, enfantin, ou tout simplement *jeune* devant un présent ouvert de tous côtés... Une seule vertu peut alors nous sauver de cette tentation du désespoir et c'est l'humilité. Si je ne suis pas important, le monde s'agrandit. ■ Qui est-ce qui se préoccupe en France de donner au peuple une éducation solidariste? On cherche à enrôler ces cultivateurs dans des ligues toujours anti-quelque chose, qui n'empêcheront rien, c'est l'évidence, parce qu'elles n'exigent rien de positif, ne construisent rien, n'animent rien, s'épuisent en excitations verbales. Dictature ou éducation, voilà le dilemme. ■ Pour la majorité des modernes, la menace de pauvreté ne signifie pas d'abord : faim et fatigue, comme pour les paysans, mais d'abord humiliation. « Devenir pauvre », « être ruiné », c'est selon les cas perdre vingt millions sur quarante, ou sur vingt et un ; ou cent mille francs sur deux cent mille, ou perdre une place de quatre-vingt mille pour en retrouver une de vingt-quatre mille ; ou perdre intégralement le peu que l'on avait. Dans tous ces cas, le problème que pose la pauvreté est avant tout moral : ce qu'on craint le plus, et en premier lieu, sentimentalement, c'est de perdre son rang et la considération qui s'y attache, c'est de ne plus pouvoir « représenter », séduire, voyager, rouler auto, aller au théâtre, garder un appartement, etc. Toutes choses que l'on aime surtout parce qu'on croit qu'il faut les aimer, ou parce qu'on n'a pas d'autres

goûts que ceux qu'inspire la publicité. En somme, tout cela n'est effrayant que parce que l'on n'a pas l'esprit de pauvreté qu'on aime entendre louer à l'église ou dans les livres. On croit que pauvreté est vice, et c'est même justement parce qu'on le croit qu'on répète le proverbe qui dit le contraire. […] Sans doute l'esprit de pauvreté n'est-il donné qu'à ceux qui croient à autre chose qu'à leur vie, à autre chose qu'à leur succès, ou à leurs aises, ou à leur rang, etc., ou même à leur valeur spirituelle. ■ Il ne faut être ni riche ni pauvre, selon les mesures sociales qui ne valent jamais que pour « les autres ». Il faut simplement être libre selon la mesure de sa vocation. […] Le but concret de la révolution économique que je crois moralement nécessaire, et d'ailleurs techniquement possible, c'est d'accorder à tout homme, quel qu'il soit, le « minimum vital» qui lui permette d'obéir à sa vocation. […] C'est l'Etat qui devrait donner à chacun de ses membres le minimum qu'il mérite. ■ « Comptez Monsieur, lui dis-je, qu'un écrivain a bien deux fois plus de peine à vivre qu'un homme normal, mettons qu'un fonctionnaire, — (c'était pour le flatter), — et cela tient aux circonstances mêmes qui l'ont mis dans le cas d'écrire. Car ou bien l'on écrit ce que l'on ne peut pas faire, et c'est l'aveu d'une faiblesse ou d'une ambition excessive, deux choses qui compliquent fort la vie, je crois ; ou bien l'on écrit des choses intelligentes, et c'est encore l'aveu d'une inadaptation cruelle aux mœurs et coutumes de ce temps ; ou bien l'on écrit simplement pour gagner sa chienne de vie, et c'est le bon moyen de traîner la misère la plus honteuse qui se puisse imaginer, dans les antres rédactionnels. Je dis les antres. De toutes façons, un écrivain est par nature un empêtré. Et voilà le paradoxe et l'injustice : c'est qu'on attend, qu'on exige même de ces gens-là des vertus au-dessus du commun, la révélation de secrets qui suffiraient à rendre heureux les plus indignes, et ingénieux les plus balourds, enfin je ne sais quelle supériorité humaine, quel luxe d'énergie ou d'invention qui, s'ils les possédaient vraiment, feraient de leurs détenteurs non point des écrivains, mais des Don Juan, des dictateurs, des milliardaires ou des saints. Croyez-moi, ce que nous vous donnons, c'est justement ce qui nous manque, et quand vous aurez compris cela, vous cesserez, je le crains, d'envier ma condition...» ■ Condition véritable de l'homme : il est celui qui agit dans l'attente. Il attend des révélations. C'est évident ! Ses actions les plus pures sont des appels et des incantations : leur sens est toujours au delà. ■ Si le travail moderne est dégradant, c'est qu'on a limité ses gestes à l'immédiat, et borné son attente au salaire. Or, toute vie est absurde et violemment inacceptable, qui ne s'ouvre pas sur l'attente d'une révélation à venir, et d'une « consolation » finale. ■ Le moyen de vivre — de survivre à Werther — et de supporter la condition sociale, ce sera pour Goethe, désormais, de se construire un ordre individuel aussi solide et organique que celui qui régit l'extérieur. Voilà le sens qu'il va donner à ses relations avec le monde : le commerce de la société, l'action et le service d'autrui lui demeurent indispensables, non point qu'il voie en eux sa fin, mais parce que seuls ils lui permettent de se réaliser, de se construire, de maîtriser l'anarchie intérieure de sa jeunesse inoccupée, enfin de dominer dans l'espace d'une seule vie ce romantisme où trois générations vont se débattre et s'épuiser. ■ Bien voir, c'est accorder son âme aux dimensions des choses vues. ■ Nous, c'est le monde informe, impersonnel, hétéroclite et quotidien qu'il nous faudrait clarifier et « reprendre ». Mais où le prendre, sinon au plus près, et tout d'abord dans nos

contacts humains les plus banals. Nous serons d'autant plus assurés de le toucher utilement que nous aurons moins calculé le mode et le lieu des contacts. D'où je vois naître une littérature de circonstances, et de circonstances non choisies, de rencontres, une sorte de perpétuel journal de nos relations avec le monde, empruntant toutes les formes qu'on voudra, roman, essai, commentaires ou poèmes, la fiction n'étant plus qu'un alibi, ou peut-être une dernière pudeur... Il faut que l'esprit descende quelques degrés. Qu'il s'humilie — littéralement — pour être utile. Qu'il apprenne à se débrouiller avec les choses vulgaires et troubles, avec des êtres vrais et qui résistent, avec des faits qu'il se sent maladroit à formuler ou à bien voir, parfois même à prendre au sérieux, tant qu'il n'a pas été brusqué par eux. ■ « D'autant plus nous connaissons les choses particulières, d'autant plus nous connaissons Dieu. » (Spinoza.) ■ J'éprouve une difficulté croissante et déjà presque insurmontable à me faire à ce certain ton que les revues ou les journaux exigent, et qu'il faut vivre assez longtemps loin de Paris, comme nous vivons ici, pour arriver à distinguer : eux ne s'en doutent pas, ils l'ont naturellement, et ne croiraient même pas qu'ils l'exigent... Mais pour peu qu'on s'en soit aperçu, il n'est plus guère possible de le feindre, fût-ce pour tâcher de gagner un peu d'argent. Tout cela me rend plutôt irritable, intellectuellement. ■ Il me semble que Proust dit à peu près cela (dans un autre ordre). Si l'on trouve le courage de se mettre en route, c'est bien souvent à cause d'une seule image qui vous revient, l'image d'une action pratique que l'on a déjà su accomplir au cours d'un précédent voyage, et qui rassure... J'ai pensé plus d'une fois qu'il pourrait être utile de décrire ma petite expérience d'intellectuel en chômage ; qu'il pourrait être utile de montrer qu'on peut sortir des villes où se font les « carrières » sans sortir de la vie véritable ; et qu'on peut vivre de très peu sans cesser de vivre son plein. Voici un an bientôt que j'ai quitté Paris pour notre « Maison du berger ». Voici un an que je dors bien, que je travaille sans fièvre et que je flâne sans vague à l'âme. C'est quelque chose. Je ne dis pas que c'est le bonheur, je n'ai jamais très bien compris ce mot, que tant de gens invoquent avec un accent triste. Je suis devenu tout doucement amoureux de ma vie, et je crois bien que c'est un penchant qu'elle agrée. […] C'est sans doute un effet de la trentaine qui approche : je n'espère plus, comme à vingt ans, rencontrer le « réel » ou la « vraie vie » dans je ne sais quelle embuscade du destin, comme qui dirait au coin d'un bois. Je crois que le réel est à portée de la main, et n'est que là. Alors il s'agit seulement d'assurer la prise de cette main. C'est l'affaire d'une patience, ou d'une impatience dominée, — et sans doute qu'une certaine pauvreté pouvait seule m'y forcer utilement. […]. Voilà peut-être le grand renversement qui marque le seuil de la maturité : c'est le moment où l'on découvre que le monde ne comporte pas d'autres réponses que celles qu'on a le courage de lui donner. Qu'il n'y a rien à en attendre, sinon ce qu'on peut y apporter. Qu'enfin les seules questions réelles sont celles que l'existence nous pose, et non point celles que nous posions pour éviter de répondre au présent. ■ Le marxisme part de statistiques et de relations numériques (salaires, plus-value, profits). Il s'estime donc scientifique. Il ne part pas de ce que les hommes veulent être, ni de la conscience globale qu'ils ont de leur état (et c'est pourtant le principal, pratiquement et moralement, c'est ce qui règle le jeu des relations humaines et les opinions politiques). Le marxisme traite tout cela de nuances

vaines, d'illusions, voire de « mystification». Il part de ce que les hommes sont malgré eux, du point de vue abstrait et inhumain de la Statistique. Et il prétend fonder là-dessus non seulement des mesures techniques, ce qui serait parfaitement légitime, mais une morale, un art et une métaphysique ! ■ « Moins d'idées ! Méfions-nous de l'intellectualisme ! » Est-ce qu'il y a vraiment lieu de se plaindre de ce que les hommes modernes aient trop d'idées ? On proteste contre le fait de penser, au lieu de protester contre la bêtise ou la fausseté de certaines idées. […] Allons, allons, reprenons-nous ! Pour moi, je suis bien décidé, dorénavant, à maintenir le droit imprescriptible de tout homme à sécréter le plus d'idées possibles. Surtout si l'on se trouve être par vocation ce qu'on nomme un intellectuel. ■ QUESTION. — Comment fait-on pour s'arrêter de penser ? ■ Les idées naissent simplement d'une volonté qui est en l'homme de chercher en toutes choses le *vrai*. Si l'on décrète qu'il n'y a plus de vérité, on prive en effet la pensée de son aiguillon créateur... ■ C'est dans la pauvreté totale que Dieu est né. *Il n'y avait donc plus d'autre espoir*. Voilà la limite impensable. Quand on en vient à désespérer d'un peuple, d'un régime, ou de soi-même, quand on prêche et proclame d'une voix pathétique : tout est perdu ! il est bon de se souvenir que tout est infiniment plus perdu que nous ne pouvons l'imaginer dans nos instants de lucidité extrême ; que rien n'a de sens en soi, dans le monde, ni le monde même, lancé vers le néant, et que c'est à cause de cela, et non pour nous masquer ce désespoir total, mais pour nous le révéler en nous montrant sa fin, que Dieu est né, mort, ressuscité. ■ Un froid terrible ; la salamandre à vider et à rallumer. Le gaz butane épuisé à la cuisine. Les bûches humides. Plaisir de retrouver les choses qui vous résistent. (Je crois que Ramuz en a parlé, et de son amour pour les feux qui prennent mal, les maisons trop grandes...) ■ C'est qu'il m'a fallu m'éloigner de cette ambiance bourgeoise où l'on a convenu de *cacher cela* — de cacher ce fait que l'intellectuel en tant que tel est un hors-classe, un être à part, auquel on ne croit pas. (D'où sans doute l'angoisse qui pousse tant d'écrivains à gagner de l'argent, à entrer à l'Académie, voire à jouer un rôle politique : pour faire figure, pour acquérir une situation bien définie dans le corps social.) Nous sommes méprisés dans la mesure où nous sommes intellectuels, et acceptés — ou utilisés — dans la mesure où nous réussissons à nous faire passer pour des bourgeois ou des défenseurs du prolétariat. ■ Au sortir de la réunion, je surprends cette phrase d'un homme, dans la cour, tandis qu'il donne du feu à son copain : « Pour moi, c'est un fasciste ! » Toutes nos confusions politiques résumées dans cette petite phrase ! Je me dis : C'est bien ma faute. J'ai de nouveau parlé en intellectuel. En homme qui veut savoir pour quelles raisons il prend ou ne prend pas parti. Mais l'électeur veut qu'on soit pour ou contre, et il se méfie par principe de celui qui distingue et nuance. On ne tiendra jamais assez compte de cette opposition fondamentale. Peut-être ferais-je bien, à l'avenir, si j'écris quelque chose sur le fascisme ou sur les soviets, de mettre en épigraphe à mon article : *Je suis contre*. ■ Je me sens assez heureux de cette découverte en moi d'une superstition réelle, capable de me faire agir ; ou plus exactement, je suis heureux de l'aveu que je viens de m'en faire. Comment ne l'ai-je pas fait plus tôt ? Pour peu que je rappelle mes souvenirs, je retrouve partout dans ma vie des déterminations non moins précisément « superstitieuses ». En y regardant de près, il me semble que toute la trame de mes petites décisions quotidienne est faite de

croyances spontanées et absolues en des « raisons » qui n'en sont pas, mais qui m'ont toujours convaincu beaucoup plus vite et beaucoup mieux que les autres. Tout ce que j'ai fait à cause d'un chiffre, à cause de la coïncidence d'un sentiment ou d'un pressentiment et d'un hasard tout extérieur, à cause d'un certain *jeu* que je poursuis, sans trop le savoir, avec bien plus de vigilance que je n'en apporte à la défense de mes intérêts « objectifs »... ■ On dit bien : l'exception confirme la règle. Oui, mais il faut entendre le proverbe d'une manière tout à fait précise : l'exception vécue, reconnue, c'est cela même qui nous fait découvrir notre commune condition. Car, en effet, la condition commune, c'est de se sentir une exception, un type spécial, différent de tous les autres... Et ce n'est guère qu'à l'instant où l'on découvre que tous les autres en croient autant, que ces autres cessent d'être une menace, une masse abstraite, intimidante ou méprisable. Pour ne prendre qu'un seul exemple : que de tourments et de secrets désespoirs, chez les adolescents troublés par le désir, s'apaisent tout d'un coup le jour où ils découvrent que leur état jugé par eux « exceptionnel » — et dont la honte alors les opprimait — est justement l'état de l'homme vraiment homme, et le signe d'une accession à la condition générale ! […] On comprend ainsi, soudain, que l'on est un homme « comme les autres », par cela même que l'on s'éprouve absolument distinct de tous les autres. ■ Il est entendu qu'on ne doit pas parler de « questions matérielles » dans une société distinguée. Vous me direz qu'on ne parle guère que de cela. Oui, mais d'une façon générale, non pas personnelle. Seulement, il se trouve que mon propos, précisément, est de montrer, entre autres, la décadence de ce tabou. Je trouve moins indiscret de parler en public de ma pauvreté — qui ne me gêne pas moralement — moins indiscret de parler d'argent que de parler, comme tant d'autres, de mes amours, en donnant toutes les précisions qu'un collégien puisse désirer. ■ Ce qu'il s'agit de retrouver, c'est le contact avec l'homme qui réfléchit et qui fait la critique des idées non point à l'aide des opinions de son journal, mais à l'aide de sa vie concrète. Celui-là seul peut faire *sentir* à l'écrivain ce qui est solide et ce qui est artificiel dans ce qu'il écrit. Et cette critique directe, informulée, parfois dramatique, c'est bien la seule qui puisse nous rendre peu à peu le sens de la responsabilité de l'écrivain. Pour l'avoir négligée dans nos villes, au milieu des feuilletonistes et des snobs, nous en sommes arrivés à parler dans le vide, à ne parler qu'à ces lecteurs qui achètent les livres pour remplir les rayons d'un studio-divan. Nous sommes des ingénieux, des amuseurs, des spécialistes, des éléments de publicité, des académiciens, des journalistes. Nous ne sommes plus des gens utiles. Nous ne sommes plus des hommes normaux chargés d'une vocation d'expression et de réflexion. Nous sommes des hommes spéciaux exploitant leur spécialité pour arriver à un succès sur le marché. ■ L'ennui dans le monde actuel, c'est un de ces derniers *signes*, une de ces dernières preuves concrètes de notre vocation spirituelle. Cet ennui qui envahit le monde moderne possède une signification métaphysique et religieuse infinie. C'est parce qu'il existe que nous savons encore que l'homme est né pour autre chose que ce bonheur. Qu'il est né pour un Bonheur que la nature ne lui enseigne pas, qu'elle attend au contraire de lui, dans cette « attente ardente » dont parle saint Paul. L'ennui sera la condition des hommes qui auront tout, sauf la seule chose nécessaire. Craignons qu'ils ne préfèrent un jour les grands malheurs à cette démission confortable !

J'ai voulu lire ce livre après avoir écouté la conférence de Sophie Galabru sur ce même thème, dont les notes sont retranscrites dans la section Podcast. Un peu ardu à la lecture, il m'a été rendu accessible par cette écoute préalable. Ce que je retiens de la pensée de Levinas, c'est d'abord l'idée que l'existence est un flux continu sur laquelle on doit, pour s'en emparer, imprimer son tempo. Il développe également une éthique centrée sur l'hospitalité et l'accueil du visage de l'autre, qui est à lire comme futur. Il revient sur la notion de besoin, qui selon lui, est intimement lié à un passé que l'on veut revivre. La frustration et le sentiment de manque seraient par ailleurs provoqués par un trop plein, qu'un peu d'ascèse suffirait par écarter.

LE TEMPS À L'OEUVRE
SUR LA PENSÉE D'EMMANUEL LEVINAS

■ Selon nous, le temps constitue le troisième terme entre le sujet et l'Autre, de sorte qu'il assure le rapport de l'un à l'autre, voire initie au mystère du l'un-pour-l'autre. Mais quand nous évoquons le temps chez Levinas, de quoi parlons-nous exactement ? Le philosophe ne s'approche pas d'un temps dit « objectif », parce que mesurable au moyen d'un référent naturel — cycles, saisons, mouvements solaires — ou d'un temps calendaire. Il l'évoquera au détour de ces propos pour en récuser l'usage du point de vue d'un sujet qui dispose d'un temps propre, unique et singulier, se refusant à la mesure et à la datation. L'idée d'un « temps commun » — temps historique par exemple — ne l'intéresse pas, sinon pour militer contre l'intégration du sujet au sein de ce dernier par l'historiographie. ■ Dès 1934, le discours anti-ontologique de Levinas fait apparaître une *dramaturgie de l'être* : l'être, entendu comme événement ou verbe, oublié dans sa fonction de copule ou dans les substantifs qui exercent ce métier d'être, se caractérise par la *facticité* — il y a de l'être —, la *tautologie* — être c'est être, — et son *éternité* — de l'être il y a toujours eu et aura toujours. ■ L'instant serait *négateur de l'éternité mais aussi du temps* : il est à la fois une promesse et une illusion de temps. ■ *Autrui,* en ce qu'il ne peut être ni connu ni anticipé, ouvre et temporalise *l'avenir*. ■ Levinas pense la constitution de l'individu dans la séparation d'avec les éléments du monde grâce à l'habitation et la mise au travail, notions développées dans *Totalité et Infini* et suscitées dans l'inquiétude pour la subsistance à venir. Levinas pense encore la mort comme discontinuité ultime sans qu'elle ne soit le facteur déterminant de sa pensée du temps : le temps, loin d'y conduire, permet au contraire de l'ajourner. ■ L'être serait en excès sur le sujet, l'exister sur l'existant ; il serait non seulement antérieur mais postérieur à l'existant. ■ Ce parti pris consiste à considérer l'être comme une *présence pure* qui excède les existences individuelles et personnelles, les domine — par son omniprésence — et à affirmer qu'elles en sont des formes personnalisées. Autrement dit, Levinas postule l'existence comme originairement asubjective : l'être est une réalité impersonnelle, anonyme qui préexiste et succède à toute autre réalité individuée existant de façon personnelle et distincte d'elle. ■ Être ou non *subjectiviste* (partir du sujet comme un absolu) est un critère de distinction et une grille de lecture que nous reprenons volontiers à Louis Lavelle que Levinas a lu avec attention comme le manifeste sa recension précise de *Présence Totale* et dont le titre évoque à son tour l'être absolu et omniprésent. Louis Lavelle affirme à plusieurs reprises

combien sa démarche se replace dans une tradition, initiée par Parménide et Platon, selon laquelle l'être dépasse et comprend le sujet qui tente de le penser. Cette façon de philosopher fut critiquée à la fois par le kantisme, pour qui seul ce qui se donne comme phénomène pour un sujet peut être connu, et la philosophie existentialiste sartrienne pour qui le sujet est liberté pure ou néant dans l'être par quoi tous les possibles peuvent advenir. Pour Lavelle, faire du sujet le thème exclusif de notre pensée est une réduction et une illusion subjectiviste. ■ La pensée de l'être chez Levinas, comme chez Lavelle, n'est pas subjectiviste - « La notion de sujet ne suffit pas pour rendre compte de l'être ». Cette découverte de notre inclusion dans l'être aboutit à la description d'une *dramaturgie de l'existence* en raison de l'impossibilité de sortir de l'être. ■ Chez Lavelle, la découverte de l'être appelle soit le *consentement actif* à l'être (par lequel le moi s'affirme et imite l'activité créatrice de l'être), soit l'*abandon passif* (par lequel le moi s'oublie et se laisse agir par l'être). ■ Autrement dit, pour Levinas, l'être correspondrait à *un manque du manque*, soit une impossible néantisation de la présence : le besoin d'évasion serait une réaction à une suffisance et non à une déficience. ■ Comment un étant peut-il observer l'être pur de tout étant ? […] Levinas propose ainsi une image éloquente, empruntée à l'enfance, quand seul au milieu d'une chambre obscure, l'enfant entend le murmure du silence. ■ Levinas n'élit pas l'angoisse (comme Heidegger) au titre d'affect ultime, mais s'empare d'affects douloureux tels que la *fatigue*, la *lassitude* et la *paresse* pour faire apparaître la dualité d'un étant aux prises avec l'existence qui le soutient et l'engage malgré lui à *être*. Levinas postule en effet que « la relation » entre l'être et l'étant n'est pas de compréhension mais de lutte, voire de conquête. ■ Ces événements reconfigurent un autre rapport à l'existence où celle-ci apparaît précisément comme étant à porter. ■ Pour Levinas, il s'agit d'une difficulté qui s'analyse comme un effort pour faire d'une existence qui nous précède et nous suit, *la nôtre*. ■ Levinas affirme que l'insomnie est cet état où l'étant est envahi par l'être, sans qu'il ne s'agisse d'imagination ou de « conscience s'exerçant à vide ». ■ Pourquoi une telle injonction ontologique à être soi ? ■ La fatigue lévinassienne [est] décrite comme décollement fatal de l'existence, par quoi elle nous apparaît antérieure, anonyme, indifférente à notre action. ■ Levinas ne se pose jamais cette objection pourtant conséquente : pourquoi le sujet se devrait-il d'investir cette existence puisqu'elle mène son train sans lui ? Si l'existence est absurde, pourquoi la prolonger ou se l'approprier ? ■ « Le temps qui veille à tout, a donné la solution malgré toi » (*Un homme qui dort*, Perec). ■ La paresse ou la fatigue ne sont rien moins que des *retards* sur l'instant. ■ « Le rythme manque à l'il y a ». ■ L'être est l'absence d'instants, de succession, de division interne par où des formes surgissent, et où des étants individués existent et se distinguent. Il est la pure continuité d'où des moments virtuellement distincts sont en réalité confondus. Seuls des instants, effectivement distingués par l'étant, pourront introduire de la distinction dans l'être et conduire l'étant à une personnalité. ■ Quant à la nausée, elle est cette sensation ontologique d'un trop plein d'être ; cette saturation est finalement liée à la *fixité du présent* reconduisant à l'omniprésence de l'être. Dans tous ces cas, le sujet souffrant se dépersonnalise dans la mesure où ce qui blesse ne cesse pas. Même phénomène dans la *honte*, qui, dès 1935, renvoie au problème d'un être rivé à lui-même et dans l'impossibilité

de se fuir. ■ La seule possibilité de fissurer l'être ou de le différencier, c'est la saisie de l'instant. ■ Exister personnellement consiste en l'assomption d'une tâche, d'une œuvre ou d'un engagement de l'être envers lui-même. ■ « Il faut faire quelque chose, il faut entreprendre et aspirer ». ■ « Le lien qui nous est apparu entre l'être et l'acte, lorsque nous avons perçu un « «il faut être» du fond du «il faut faire». » ■ N'est instantané que ce qui offre de commencer. L'insistance de Levinas pour faire du commencement le salut de l'étant, vient de ce qu'il associe toute l'horreur de l'être — sa pesanteur, sa persistance, sa monotonie et son ennui — à l'absence d'origine. ■ Une philosophie du commencement conjuguée à un discontinuisme temporel implique de penser le *recommencement*. Ce renouvellement s'effectue implicitement dans la joie de vivre et explicitement lors de l'hésitation ou la fatigue de l'existant. La difficulté d'exister vient de ce que la participation « est de tous les moments, ou comme le dit le poète Meschonnic : je suis mort combien de fois / mais je continue de naître ». ■ Ainsi, il faut « recommencer le définitif », ou encore oser dépasser le présent et « le mettre en question » par le présent. ■ Levinas insiste donc d'abord sur une idée paradoxale : l'évanescence de l'instant ne trahit pas l'œuvre accomplie, elle « ne détruit pas le définitif et l'infini actuel de l'accomplissement de l'être ». Bien au contraire, c'est par cette fugacité et cette ponctualité que se noue *le nœud de l'engagement à être*. ■ Le rapport du sujet à l'être dans l'instant est tout entier composé de saccades, suivant le rythme de son hésitation ou de son assentiment à accueillir l'exister : « l'exécution roule comme sur une route mal pavée, cahotée par les instants dont chacun est un recommencement — la besogne ne marche pas, ne colle pas, apparaît dans une discontinuité qui est, peut être sa nature même ». ■ Désirer autrui permettrait de se désencombrer. ■ De la même façon que la conscience de l'existence délivre une existence pour soi, le fait de dormir permet aussi au sujet d'avoir une nuit à soi ou pour soi. ■ l'instant est la plus pure négation du temps : « Le présent est une ignorance de l'histoire ». L'instant présent se caractérise par un auto-référencement, voire un isolement : il se coupe aussi bien du passé que de l'avenir. ■ Levinas restaure donc un *ego* subsistant et comblé, non pas parce que ses affaires se porteraient bien, mais parce que la terre nourricière est toujours un gage de satisfaction rudimentaire et essentielle. ■ « Alors Robison est Speranza. Il n'a conscience de lui-même qu'à travers les frondaisons des myrtes où le soleil darde une poignée de flèches, il ne se connaît que dans l'écume de la vague glissant sur le sable blond ». (*Vendredi ou les Limbes du pacifique*, Michel Tournier) ■ Hésiter pour creuser l'instant, l'assumer pour se positionner, en jouir pour le saisir, le suspendre pour conquérir. ■ Être un moi, c'est détenir du temps ; c'est advenir à son corps dans un instant assumé — positionnement et demeure — consommé — jouissance — dominé — travail. ■ Trois points ressortent de cette analyse du présent sensible : un sujet n'est sensible que s'il réagit à l'existence et non s'il s'en tient éloigné par la contemplation, la réflexion ou la sidération. En revanche, un sujet ne pense qu'à proportion qu'il domine ce qui l'a un jour dominé, qu'il veut comprendre ce qui l'a une fois surpris, qu'il retient ce qui l'a devancé. Le sujet, comme le maintenant qu'il est, est à la fois actif et passif, il se trouve débordé par la sensation et le temps, mais il est aussi ce qui advient dans leur récupération. Tout se passe comme si la possibilité du sentir ne pouvait s'actualiser que dans la distance et

la maîtrise du senti, de la même façon que la possibilité du temps vécu ne vient que d'un instant perdu et récupéré. Le sujet est sensible parce que constitué par un dehors qui l'affecte. ■ La relation à autrui n'équivaut jamais à une fusion, ni à l'aspiration du complément ou de la corrélation : le monde est l'intermédiaire indispensable pour préserver la transcendance de Dieu, et donc d'autrui qui en est la trace puisque c'est en jouissant du monde que l'homme se constitue son intériorité comme autarcie et ne risque jamais d'aborder autrui ou Dieu comme complément d'un manque. ■ D'une part, le temps n'est pas un cadre mais est institué par un événement ultime et signifiant ; d'autre part, le temps est d'essence relationnelle en mettant l'homme en rapport avec son prochain et ultimement avec Dieu. ■ À bien lire Levinas, nous comprenons que l'instant peut devenir le composant d'une durée économique où les instants se suivent et se ressemblent. Mais cette durée constituée par le renouvellement de l'instant n'est pas encore du temps. Cette durée mime, par sa relative continuité, l'éternité de l'être et fait problème quand il s'agit de penser la nouveauté, voire l'altérité. Ce renouvellement de l'instant ne peut produire cette nouveauté à laquelle Levinas associe l'avenir et le temps. ■ Le sujet se doit de répondre à l'inquiétude en se mettant au *travail* : le labeur permettra de repousser l'insécurité, de s'assurer des nourritures terrestres et d'ajourner la mort. Étrangement, l'inquiétude se dissipe ou se domestique, non en oubliant cet « avenir », mais en travaillant à le rejoindre. La conquête d'un avenir à *soi* permet d'ajourner l'inquiétude. Mais ce temps pour soi du travail est également conditionné par la *demeure*. En effet, l'habitat offre les conditions nécessaires au déploiement du travail qui ajourne la jouissance et assure l'avenir : « Pour que cet avenir surgisse dans sa signification d'ajournement et de *délai* à travers laquelle le *travail*, en maîtrisant l'incertitude de l'avenir et son insécurité et en instaurant la *possession*, dessine la séparation sous les espèces de l'indépendance économique, l'être séparé doit pouvoir se recueillir et avoir des représentations ». ■ L'intimité offerte par la maison détient donc une signification temporelle : repousser, reporter, délayer le présent qui devient réserve de temps pour s'assurer la jouissance à venir et « parer à la menace ». ■ Loin de comprendre la maison comme espace de recueillement, Levinas estime que c'est parce que le sujet se recueille en lui — par l'assomption et la jouissance de l'instant — qu'il habite le monde et qu'il demeure. *Demeurer, c'est donc d'abord avoir du temps.* ■ Levinas délivre ici la signification temporelle de l'*hospitalité* : accueillir quelqu'un, c'est lui donner le temps du repos, lui permettre d'interrompre le cours des instants. C'est aussi offrir de son temps. ■ Il s'agit ici de s'approprier l'élémental et de le saisir. La subsistance à venir de l'élément inquiète, non point à la manière d'autrui parce qu'il bouleverse mes anticipations ou propose de la nouveauté, mais parce que l'élémental est dépourvu d'origine. Comme « mauvais infini ou indéfini », l'élémental est indéterminé ou indéfini parce qu'il n'a pas de forme qui le limite et le rende saisissable. L'appropriation ou la domestication de cette insaisissabilité se produit par un travail de captation. Il s'agit toujours d'une même structure, déjà perçue dans l'hypostase : donner un commencement et une fin, saisir et rapporter à soi. Face à l'élément sans origine, non substantiel, le sujet travailleur s'active afin d'extraire une forme ou un objet. ■ La représentation est l'annulation de la vie ou de l'avenir. Par cette neutralisation du temps, par cette annulation de la liberté et de la vitalité, l'art est, pour Levinas, tragique.

L'oeuvre fait destin, non point parce qu'elle serait un passé régissant l'avenir, mais parce qu'elle annule deux dimensions temporelles au profit de l'éternité. Le destin est non point la forme prise par un avenir en marche contre la volonté de l'individu, mais il est tout ce qui reste d'un être représenté, incapable de se mouvoir ou de durer. ■ Dans l'art, le temps est réduit à l'intermède qui n'attend plus rien. ■ Autrui est toujours à venir de trois façons : 1) sa transcendance de futurition signifie « l'imprévisibilité même de sa réaction » ; 2) son « enseignement ou incessant débordement de soi (ou temps) » ; autrui est source de sens ; 3) comme Infini de la responsabilité « accroissement de la responsabilité, au fur et à mesure qu'elle s'assume ». ■ Ce mystère, qui décrit la mort et le temps d'autrui, renvoie à ce surplus de sens : une fragilité interpelant ma responsabilité et une imprévisibilité d'être. ■ Levinas parle souvent d'une impossible contemporanéité entre autrui et le moi et la nomme *diachronie*. ■ Même si l'inquiétude pour mes besoins ouvre à l'avenir qu'il faut préparer, *le besoin est essentiellement passéiste* : il lui faut retrouver ce qui fut présent. ■ Quoi qu'il en soit, le désir lévinassien n'est pas passéiste ; bien au contraire, il ne recherche pas un souvenir, ni ne jouit du présent, il s'élance vers la nouveauté pure et absolue : « Le désir métaphysique n'aspire pas au retour, car il est désir d'un pays où nous ne naquîmes point ». Ce désir ne se comble pas, mais se relance ou « s'aggrave en proximité » comme l'écrit Jacques Rolland. Cette relance n'est pas le fait d'un sujet voulant en savoir *toujours plus* ou cherchant à *toujours plus* dominer autrui dont la présence le comblerait d'une quelconque façon. ■ Il y va bien d'une intelligibilité du désir dont la praxis consiste dans l'intrigue, définie comme le fait « d'exciter vivement, sans se faire connaître, la curiosité de quelqu'un ». ■ « Les désirs que l'on peut satisfaire ne ressemblent au désir métaphysique que dans les déceptions de la satisfaction ou dans l'exaspération de la non-satisfaction et du désir, qui constitue la volupté même ». ■ L'autre est toujours *ailleurs* — « je, toujours présent, ne se constitue qu'en face de toi, sans cesse absent » disait Barthes — ce qui signifie pour Levinas : *plus loin dans le temps*, il me devance et je ne le rattrape pas, *plus profond dans la futurition*, il surgit sans prévenir, *plus haut dans le temps*, il me tombe dessus. ■ Les amants éprouvent la jouissance de se raconter pour se découvrir. ■ L'amant ne prétend pas vouloir connaître l'aimé, mais connaître pourquoi il aime ce qu'il ne connaît pas. ■ Le désir a tout à voir avec la temporalité de la transcendance et un désir n'est menacé dans sa longévité que lorsqu'il se réduit à un besoin comblé, car alors « ce désir — mouvement sans cesse relancé, mouvement sans terme vers un futur, jamais assez futur — se brise et se satisfait comme le plus égoïste et le plus cruel des besoins ». Cette parenté n'est pas hasardeuse ni purement analogique : il n'y a de désir qu'entre des êtres de temps, c'est-à-dire séparés et absents dans leur présence. ■ Il n'y aurait donc de désir que pour ce qui me donne du temps. ■ Levinas partage résolument la conviction philosophique que les évènements ne sont pas vécus par nous, parce que nous sommes dépossédés de notre recul et de notre réflexivité. Ce n'est qu'après coup, par la mémoire qu'ils sont, non pas revécus, mais vécus tout simplement. ■ Celui qui vieillit est toujours celui qui se laisse définir par ses possibilités réalisées, ses œuvres et ses manquements. L'enfant défait le temps passé. À partir de lui et de son temps inédit, le parent recommence, non pas sa vie mais *quelque chose de la vie* : un rapport interrogatif,

inédit, inconnu à l'exister, par le temps de l'initiative, des désirs et des projets de l'enfant. ■ Levinas en appelle donc à une résistance : refuser la réduction du sujet à la réalité sociologique et historiographique. Le sujet mène une vie qui peut, par certains côtés, renvoyer à un ensemble de déterminations environnementales, sociales, politiques et historiques. Mais pour Levinas, l'essentiel de cette vie tient précisément à son droit à la transcendance : cette vie subjective ne se mène pas seulement en dépit ou à raison de ces déterminations, mais elle est hors norme et asociale en ce sens qu'elle se joue avec les autres tout en demeurant hors d'une forme de vie que la pensée pourrait identifier. ■ Si la justice comme la violence ont toujours des raisons et des contre-raisons pour se livrer (corriger ou venger le mal), le pardon excède et transcende le calcul des raisons, brise la continuité de l'être ne donnant et ne perdant que lui-même. ■ « L'endroit de l'être comporte un envers qui ne peut se retourner ». ■ Il y va donc d'un postulat éthique : être pour être n'est pas une finalité ni un gage de sens. Se proposer l'idée d'une vie bonne ou réussie ne serait pas non plus suffisant pour engager un sens. Loin de demander à autrui le sens de mon existence, c'est à moi de répondre de son existence en le soutenant. ■ Loin que le sens ne soit *ma question* adressée à un autre (« dis-moi qui je suis et pourquoi j'existe »), il se trouve *dans ma réponse*, c'est-à-dire dans mon secours à autrui. ■ « La vie est vie malgré la vie : de par sa patience et son vieillissement ». ■ *Chacun est vulnérable*. Mais le pas supplémentaire de l'argumentation lévinassienne consiste à dire : *autrui est plus fragile que je ne le suis*. Ce plus n'est pas quantitatif, mais correspond au sens que cette fragilité de l'autre me livre, tout en me délivrant de l'absurdité de l'immanence et de ma persévérance dans l'être. ■ Levinas signifie combien l'érotisme n'est plus seulement un risque d'immanentisation comme il l'était dans *Totalité et Infini* mais un obstacle à la responsabilité. Le fait théorique pourrait donc être ainsi formulé : la distinction de l'érotisme et de l'éthique, « la responsabilité avant l'éros ». En réalité, il s'agit d'une priorité de l'éthique sur l'érotique : « sous l'altérité érotique, l'altérité de l'un-pour-l'autre : la responsabilité avant l'éros ». Il ne s'agit donc pas d'une incompatibilité ou d'une exclusion de l'éthique et de l'érotique, mais d'une primauté de la première sur la deuxième. ■ Le désir érotique produirait la caricature d'autrui, figé dans la jouissance de l'image. Il serait pornographique en cherchant à voir et à jouir de ce voir. La conquête désirante, motivée par l'écart avec le désiré, rechercherait son anéantissement dans le comblement ou la possession. ■ Levinas, en maintenant ces deux régimes temporels (synchronie et diachronie) correspondant à deux tendances subjectives (retour à soi et ouverture à autrui) reconnaît ces tentations.

Le tempo que Sartre enjoint d'imprimer à l'existence me paraît davantage individualiste malgré des airs révolutionnaires. Il balaie les déterminismes et les dieux pour nous dresser un monde sans espoir dans lequel l'action seule aurait de la valeur.

L'EXISTENTIALISME EST UN HUMANISME

■ Qu'est-ce que signifie ici que l'existence précède l'essence ? Cela signifie que l'homme existe d'abord, se rencontre, surgit dans le monde, et qu'il se définit après. ■ Quand nous disons que l'homme est responsable de lui-même, nous ne voulons pas dire que l'homme est responsable de sa stricte individualité, mais qu'il est responsable de tous les hommes. ■ L'existentialiste déclare volontiers que l'homme est angoisse. Cela signifie ceci : l'homme qui s'engage et qui se rend compte qu'il est non seulement celui qu'il choisit d'être, mais encore un législateur choisissant en même temps que soi l'humanité entière, ne saurait échapper au sentiment de sa totale et profonde responsabilité. ■ Tout se passe comme si, pour tout homme, toute l'humanité avait les yeux fixés sur ce qu'il fait et se réglait sur ce qu'il fait. Et chaque homme doit se dire : suis-je bien celui qui a le droit d'agir de telle sorte que l'humanité se règle sur mes actes ? Et s'il ne se dit pas cela, c'est qu'il se masque l'angoisse. ■ Nous sommes seuls, sans excuses. C'est ce que j'exprimerai en disant que l'homme est condamné à être libre. Condamné, parce qu'il ne s'est pas créé lui-même, et par ailleurs cependant libre, parce qu'une fois jeté dans le monde, il est responsable de tout ce qu'il fait. ■ Mais comment déterminer la valeur d'un sentiment ? Qu'est-ce qui faisait la valeur de son sentiment pour sa mère? Précisément le fait qu'il restait pour elle. Je puis dire: j'aime assez tel ami pour lui sacrifier telle somme d'argent ; je ne puis le dire que si je l'ai fait. Je puis dire : j'aime assez ma mère pour rester auprès d'elle, si je suis resté auprès d'elle. Je ne puis déterminer la valeur de cette affection que si, précisément, j'ai fait un acte qui l'entérine et qui la définit. ■ Autrement dit, le sentiment se construit par les actes qu'on fait; je ne puis donc pas le consulter pour me guider sur lui. Ce qui veut dire que je ne puis ni chercher en moi l'état authentique qui me poussera à agir, ni demander à une morale les concepts qui me permettront d'agir. ■ Quant au désespoir, cette expression a un sens extrêmement simple. Elle veut dire que nous nous bornerons à compter sur ce qui dépend de notre volonté, ou sur l'ensemble des probabilités qui rendent notre action possible. ■ Au fond, quand Descartes disait : « Se vaincre plutôt soi-même que le monde », il voulait dire la même chose : agir sans espoir. ■ Est-ce que ça veut dire que je doive m'abandonner au quiétisme ? Non. D'abord je dois m'engager, ensuite agir selon la vieille formule « il n'est pas besoin d'espérer pour entreprendre ». ■ Le quiétisme, c'est l'attitude des gens qui disent : les autres peuvent faire ce que je ne peux pas faire. La doctrine que je vous présente est

justement à l'opposé du quiétisme, puisqu'elle déclare : il n'y a de réalité que dans l'action ; elle va plus loin d'ailleurs, puisqu'elle ajoute : l'homme n'est rien d'autre que son projet, il n'existe que dans la mesure où il se réalise, il n'est donc rien d'autre que l'ensemble de ses actes, rien d'autre que sa vie. ■ Ce qui fait la lâcheté, c'est l'acte de renoncer ou de céder, un tempérament ce n'est pas un acte ; le lâche est défini à partir de l'acte qu'il a fait. ■ L'homme qui s'atteint directement par le cogito découvre aussi tous les autres, et il les découvre comme la condition de son existence. Il se rend compte qu'il ne peut rien être (au sens où l'on dit qu'on est spirituel, ou qu'on est méchant, ou qu'on est jaloux) sauf si les autres le reconnaissent comme tel. Pour obtenir une vérité quelconque sur moi, il faut que je passe par l'autre. L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs qu'à la connaissance que j'ai de moi. ■ Les situations historiques varient : l'homme peut naître esclave dans une société païenne ou seigneur féodal ou prolétaire. Ce qui ne varie pas, c'est la nécessité pour lui d'être dans le monde, d'y être au travail, d'y être au milieu d'autres et d'y être mortel. ■ S'il est vrai qu'en face d'une situation, par exemple la situation qui fait que je suis un être sexué pouvant avoir des rapports avec un être d'un autre sexe, pouvant avoir des enfants, je suis obligé de choisir une attitude, et que de toute façon je porte la responsabilité d'un choix qui, en m'engageant, engage aussi l'humanité entière. ■ Disons plutôt qu'il faut comparer le choix moral avec la construction d'une œuvre d'art. ■ Il est bien entendu qu'il n'y a pas de tableau défini à faire, que l'artiste s'engage dans la construction de son tableau, et que le tableau à faire c'est précisément le tableau qu'il aura fait ; il est bien entendu qu'il n'y a pas de valeurs esthétiques a priori, mais qu'il y a des valeurs qui se voient ensuite dans la cohérence du tableau, dans les rapports qu'il y a entre la volonté de création et le résultat. ■ Nous ne croyons pas au progrès ; le progrès est une amélioration ; l'homme est toujours le même en face d'une situation qui varie et le choix reste toujours un choix dans une situation. ■ Tout homme qui se réfugie derrière l'excuse de ses passions, tout homme qui invente un déterminisme est un homme de mauvaise foi. ■ Le contenu [d'un choix à faire] est toujours concret, et par conséquent imprévisible ; il y a toujours invention. ■ L'existentialisme n'est pas tellement un athéisme au sens où il s'épuiserait à démontrer que Dieu n'existe pas. Il déclare plutôt : même si Dieu existait, ça ne changerait rien ; voilà notre point de vue. ■ Il faut que l'homme se retrouve lui-même et se persuade que rien ne peut le sauver de lui-même, fût-ce une preuve valable de l'existence de Dieu. ■ M. Naville : Si l'on cherche un point de convergence actuel de ces points de vue, de ces aspects des idées existentialistes, j'ai l'impression qu'on le trouvera dans une sorte de résurrection du libéralisme ; votre philosophie cherche à ressusciter dans des conditions tout à fait particulières, qui sont les conditions historiques actuelles, ce qui fit l'essentiel du radical-socialisme, du libéralisme humaniste. Ce qui lui donne son caractère propre, c'est que la crise sociale mondiale ne permet plus l'ancien libéralisme ; elle exige un libéralisme torturé, angoissé.

Un grand classique à propos duquel je n'ai pas grand chose à dire.

UNE CHAMBRE À SOI

■ J'étais comme un pêcheur qui, ayant jeté sa ligne dans une rivière, verrait cette ligne osciller parmi les reflets et les herbes, émerger ou s'enfoncer au gré de l'eau jusqu'au moment où — vous connaissez le petit déclic — une idée s'accrocherait soudain à l'hameçon : alors commenceront les précautions pour la haler, la retirer de l'eau. ■ Un bon dîner est d'une grande importance pour une bonne conversation. On ne peut ni bien penser, ni bien aimer, ni bien dormir, si on n'a pas bien dîné. ■ La vie pour les gens des deux sexes — et je les regardais se bousculer pour se frayer un passage sur le trottoir — est ardue, difficile, une lutte perpétuelle. Elle exige un courage et une force gigantesques. Et plus que toute autre chose peut-être, elle exige la confiance en soi. Sans cette confiance, nous sommes semblables à des bébés dans leurs berceaux. Et comment pouvons-nous faire naître cette qualité impondérable et cependant si précieuse? En pensant que les autres sont inférieurs à nous. En sentant que nous avons quelques supériorités innées — la richesse, le rang social, un nez droit ou le portrait du grand-père par Romney — car il n'est pas de limite aux pathétiques inventions de l'imagination humaine. D'où l'énorme importance pour un patriarche conquérant ou patent dans le fait de sentir que beaucoup d'êtres humains — en réalité la moitié du genre humain — lui sont, par leur nature même, inférieurs. ■ Les femmes ont pendant des siècles servi aux hommes de miroirs, elles possédaient le pouvoir magique et délicieux de réfléchir une image de l'homme deux fois plus grande que nature. ■ Vraiment, si la femme n'avait d'existence que dans les œuvres littéraires masculines, on l'imaginerait comme une créature de la plus haute importance, diverse, héroïque et médiocre, magnifique et vile, infiniment belle et hideuse à l'extrême, avec autant de grandeur que l'homme, davantage même, de l'avis de quelques-uns. Mais il s'agit là de la femme à travers la fiction. En réalité, comme l'a indiqué le Pr Trevelyan, la femme était enfermée, battue et traînée dans sa chambre. Un être étrange, composite, fait ainsi son apparition. En imagination, elle est de la plus haute importance, en pratique, elle est complètement insignifiante.

Fabienne Brugère part de l'expérience personnelle d'une rupture amoureuse dont on a malheureusement que faire, pour établir un manuel stoïcien pour désaimer. Malgré un trop grand nombre d'anecdotes superficielles, elle parvient à politiser l'amour en le situant dans un contexte néolibéral, dans lequel l'intime et l'intériorité constituent un marché lucratif.

DÉSAIMER
MANUEL D'UN RETOUR À LA VIE

■ On a toujours de bonnes raisons d'aimer : autrement, mieux, malgré tout. ■ Tout comme on apprend à aimer, on doit aussi apprendre à désaimer. L'art d'aimer ou de désaimer relève d'une culture, d'un travail, d'un talent. ■ Ce texte commence modestement, avec une description phénoménologique qui mène à un manuel de vie stoïcien. Le travail sur les émotions et les représentations est fondamental dans l'expérience du désamour. Un art ? Plutôt un processus, une ascèse, un chemin réflexif. ■ On nous dit que la vie amoureuse est intense, qu'elle consacre un sentiment d'éternité qui nous tient suspendus au-dessus des griseries du monde ordinaire avec une petite musique qui rend le monde plus léger, plus supportable. Pourtant, on sait que l'amour est aussi une obligation sociale, une addiction, et depuis qu'amour rime nécessairement avec sexualité, il devient un monstre englobant, un fait social total où nous pouvons inclure toutes les parties de notre vie, du corps à l'âme, jusqu'à les additionner sans arithmétique. ■ Une illusion peut nous faire perdre tout repère et rend extrêmement périlleux tout atterrissage. Elle est aujourd'hui renforcée par le capitalisme, qui fait de l'intériorité un marché en plein essor à travers lequel la liberté et le plaisir sont glorifiés. Le bonheur amoureux tout comme les souffrances inévitables qui vont avec ont des réponses marchandes. ■ L'illusion se joue de nous, car elle est une machine à interpréter de manière erronée le flux des perceptions. L'illusion s'installe, contrairement à l'erreur. Un jugement faux peut être rectifié par une règle de vérité qui surgit. Une illusion ne disparaît que si le mécanisme de la croyance se défait. Le temps de l'illusion se croit sans fin. ■ La parole est moitié à celui qui l'écoute, moitié à celui qui la dit. […] Rien de tel dans la dispute. […] Elle rompt tout communisme de l'amour, tant les deux paroles s'abîment dans le désaccord et la rivalité. La dispute est néolibérale, moment de performance du sujet qui tend à faire de l'autre un outsider, un exclu. ■ L'ennui conduit à une sorte de désorientation ou de réorientation de l'attention. L'attention vient d'attendere, « tendre son esprit vers ». Réorientée, elle détermine autrement ce qui est réellement important et qui nous était inaccessible ou obscur jusqu'à présent. ■ L'ennui fait surgir une continuation angoissante, sans issue, dans un présent sans histoire dont on veut à tout prix s'absenter. ■ Ce silence qui fait très mal n'est pas seulement une absence de bruit ponctuée par une rupture douloureuse pour celle qui la subit. Sa continuité et sa persévérance — cette absence d'égards — montrent qu'il y a quelque chose à taire, une sorte d'intention à ne rien dire alors

même que quelque chose de crucial mériterait être dit. Le silence, au moment d'une rupture, de la part de celui ou celle qui part signe une absence de courage, quelque chose qui ne peut pas être dit ou ne mérite pas de l'être. Il témoigne aussi d'une inconscience du mal. À quoi bon rendre des comptes ? ■ Le silence intervient au bout d'un processus où la parole a perdu toute légitimité, tant le trauma a pris toute la place. Il devient une résistance face à ce qui ne peut pas se dire. […] Quand Freud évoque la question du silence du patient, il en fait le propre d'un sujet en résistance, qui se défend contre ses pulsions. Le patient résiste, se défend jusqu'au risque d'évanouissement du sujet, jusqu'à un surmoi tellement censurant qu'il emporte toutes les énergies du désir jusqu'à la dévastation, jusqu'à des pulsions tellement envahissantes qu'elles pourraient tuer le moi lui-même. ■ Le chirurgien René Leriche est resté célèbre pour une expression, « la santé est la vie dans le silence des organes ». La santé tient dans un fonctionnement du corps sans douleur, sans conscience de tout ce qui se joue de manière complexe dans un organisme. La douleur survient à cause d'une maladie, d'un dysfonctionnement du corps ; elle rompt l'évidence de la vie. ■ Le corps fermé ou silencieux est un corps qui a oublié ses orifices et dont l'amour, dans sa dimension corporelle essentielle, commence à s'absenter. ■ Le désamour est un processus, une machine à détachement. Mais il porte une origine, un paradis perdu, l'attachement. Et tout le risque est de se consacrer à la recherche du temps perdu, de cet attachement qui s'est transformé et même absenté. ■ La déception amoureuse est particulièrement forte, tant l'amour porte généralement un idéal que nous interrogeons peu : celui de cet amour romantique fusionnel - deux qui font un. Dans deux qui font un, l'idéal condamne à ne pas apercevoir que l'autre est un autre, toujours un étranger ou au moins une étrangeté. L'amour idéalisé est la négation de cette étrangeté. ■ Quand on a le sentiment de posséder quelqu'un, il n'y a plus d'amour, qu'une déception éprouvée qui peut se transformer en indifférence, en solitude. La propriété de l'autre, qui est souvent une propriété des hommes sur les femmes, éteint l'amour, car elle transforme le sujet en objet, en être inerte. ■ Mais les détachements ne se commandent pas. Comment la volonté peut-elle intervenir sur ce fil de passage de l'attachement au détachement ? ■ Tout d'abord, ce chemin ne saurait se réduire à la volonté : ça résiste, ça fait mal, ça attache encore. Comme l'écrit Ricœur, il existe toujours du volontaire et de l'involontaire. Ce que Ricœur appelle les « limites naturelles » de tout individu, et qu'il décompose en caractère, inconscient et vie, vaut comme une acceptation de l'existence ; devenir humain, c'est passer de « l'objectivité à l'existence ». ■ Nous restons habités par ce « script Tristan et Yseut » qui est l'origine de toutes les idéalisations de l'amour que nous fabriquons dans nos vies pourtant dés-idéalisées par le capitalisme : l'argent n'est supportable comme finalité que parce qu'il y a l'idéal de l'amour qui constitue le vrai désir et l'ultime quête par-delà les réalités prosaïques de la société de marché. ■ La confession n'a pas seulement le sens religieux de l'aveu de ses péchés à Dieu ou à un prêtre. Elle révèle une faute, un manquement à l'authenticité du moi qui définit la modernité depuis Rousseau. ■ La croyance, comme la relation ou le lien, est expliquée à partir de l'impression, de l'intensité affective de la perception. La croyance n'apporte à l'idée aucun élément intellectuel nouveau ; elle ne relève pas d'une vérité que l'on aurait découverte

ou démontrée. Elle consiste dans la manière ou le style dont nous concevons une idée. C'est une idée vive qui gagne une puissance, une consistance, une stabilité. Les choses de la vie qui demandent une grande attention sont l'objet d'une croyance faible, alors que celles qui réclament le moins d'effort sont l'objet de la croyance la plus vive. ■ Le désamour aboutit à la possibilité d'une connaissance de soi ou, plutôt, d'un sentiment de soi rendu possible par le dénuement social. ■ L'abandon de l'autre a ses justifications dans notre hypermodernité individualiste. On reconnaît comme un droit de l'individu celui de partir pour se réaliser lui-même, pour aimer quelqu'un d'autre ou parce qu'il semblerait qu'il soit impossible de rester, de continuer. ■ Comme l'écrit Melanie Klein : « Nous ne pouvons jamais comprendre et accepter pleinement nos propres émotions, nos propres fantasmes et nos propres angoisses : c'est là un facteur important qui contribue à la solitude. » ■ Ce sentiment de culpabilité est selon elle renforcé car nous vivons une époque régie par d'innombrables mécanismes de culpabilisation. On culpabilise parce que l'on n' est pas un parent parfait, un amant performant ou un travailleur acharné. Nous sommes malades des normes néolibérales qui poussent les sujets sociaux vers la performance et la compétition : être désigné comme le meilleur, appartenir au clan des insiders et non des outsiders, des losers. ■ « Donne à ton esprit vide un travail qui l'accapare. » C'est selon Ovide la meilleure manière d'en finir avec l'amour, de lui tourner le dos. ■ « Il y a des choses qui dépendent de nous ; il y en a d'autres qui n'en dépendent pas. » Notre naissance, notre appartenance sociale, notre pouvoir et notre apparence physique ne dépendent pas de nous. Elles nous dépassent et nous déterminent. Ce qui dépend de nous, si l'on pousse l'enseignement d'Épictète à sa limite, c'est la manière dont nous nous rapportons au « monde ». En d'autres termes, ce qui compte dans la vie, pour envisager une tranquillité de l'âme, une vie bonne, c'est la manière dont nous appréhendons toutes ces choses qui ne dépendent pas de nous. ■ Avec Epictète, le désamour s'accomplit déjà dans l'amour, un travail qui nous enseigne la mesure, le principe de réalité. Le verso du juste attachement est un juste détachement. Cette justesse de la relation évite le trouble ; elle rend claire une existence réfléchie, pesée, rationnelle en quelque sorte. Elle permet d'envisager de nouvelles formes de vie. ■ Lorsque Freud évoque le « travail de deuil », il le fait à partir de la différence entre la normalité et la maladie, entre le deuil et la mélancolie. D'une part, le deuil est une réaction normale à la perte d'un objet d'amour. Toute perte, selon Freud, peut nécessiter un travail de deuil : « Le deuil est régulièrement la réaction à la perte d'une personne aimée ou d'une abstraction mise à sa place, la patrie, la liberté, un idéal, etc. » D'autre part, la mélancolie risque l'auto-dépréciation du moi ; elle concerne le manque de l'objet aimé que l'on continue toutefois à investir par le biais de la libido. Dans un cas, la perte. Dans l'autre, le manque. ■ La mélancolie n'est pas un travail de deuil, car elle ne permet pas d'aller mieux ; elle ne libère pas l'être endeuillé de l'être aimé. Du point de vue de Freud, elle concerne un manque qui prend tout autant la figure de l'endeuillé que de l'abandonné. L'objet, généralement, n'est pas vraiment mort. La libido se cristallise sur le moi, qui s'identifie avec l'objet perdu et perd toute estime de soi, loin de tout principe de réalité. Le moi se nourrit d'un investissement narcissique où l'image de l'objet aimé s'empare de lui et produit la censure. Le moi est inhibé, malade, alors que l'expérience du deuil

libère, émancipe le sujet. ■ Le désamour n'est pas une affaire privée. Le terme « privé » n'est pas adéquat, car il renvoie à une propriété, à une fermeture de soi sur soi. Il n'y a pas de désamour (tout comme il n'y a pas d'amour) sans un soi relationnel, ouvert, interdépendant. Dans cette perspective, le dés-amour est une affaire de care qui combine un univers normatif (aller mieux/aller bien), une solidarité envers ceux qui souffrent, ont besoin d'aide, et une critique de la situation qui ne saurait durer.

Ce texte est destiné à être performé en scène. Il raconte le témoignage d'une femme de 30 ans qui retrace la construction subie puis dépassée des prérogatives liées à son genre. Ce qu'elle décrit résonne avec ma propre adolescence et les codes culturels qui l'accompagnaient à cette époque-là.

CECI EST MON CORPS

■ Mon corps est fait pour déambuler de guingois, pour ne pas gagner la course mais bifurquer de travers. ■ Sur mes bras, avant chaque rentrée scolaire, il y a de grandes plaques orange que je gratte pour observer la peau qui part en lambeaux comme des flocons de neige. J'accumule l'immaculé des pellicules sur le sombre lisse de mes protège-cahiers, je passe mes doigts à l'intérieur de mon nombril pour en renifler les lamelles, je racle sous les ongles les sédiments sombres des squames qui s'y terrent. Je suis l'exploratrice de mon corps, la paléontologue de sa décomposition précoce comme de sa croissance rapide. ■ Le corps de ma mère est à mon service. De façon inconditionnelle et absolue. Je peux lui demander n'importe quoi. À n'importe quelle heure. Elle l'exécutera. Critiquer la couleur de ses jupes. Elle en changera le soir même. Elle est à mon service d'abord, puis à celui de mon père. Mon père est professeur comme elle. Mais il dispose de certaines prérogatives. C'est un artiste. Un génie. Un é-cri-vain. Les artistes comme les génies ne savent pas faire tourner une machine avec le programme à trente degrés. C'est comme l'oncle Henri dans Le Club des cinq. ■ Car ma mère s'est lancée seule dans une terrible bataille. Il paraît que, lorsqu'elle était enceinte, une sorcière croisée dans la rue a lancé une malédiction sur la Maison. Une Malédiction que rien ne peut lever. Elle a dit : LA SORCIÈRE : Qu'il y ait toujours des moutons sous les lits, des traces de merde au fond des chiottes, des montagnes de journaux, de bouteilles de plastique et de tickets de caisse empilés sur les tables. Qu'il y ait toujours des estomacs à nourrir, des corps à vêtir, des placards à remplir, des machines à vider. ■ Je suis blessée, profondément, lorsque je réalise que la fête qui éclate dans mon cœur lorsque nous nous retrouvons, que la joie qu'il y a à se regrouper dans une salle de bains à six filles ne suffit pas, que les chuchotements dans la chambre obscure jusqu'à quatre heures du matin c'est du pipeau, les confidences sur l'oreiller, du vent, que tout ceci n'a lieu que pour l'Autre, qu'il faut qu'elles soient confrontées à l'Altérité. Il faut supporter l'Altérité, l'exiger, l'espérer même. Les Garçons. Ces êtres qui transforment les visages tant aimés en grimaces minaudières. ■ Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? À l'horizon, toujours pas de pelle ni de râteau. Alors, bonne élève, j'attendais sagement La Vraie Vie, en m'exerçant. ■ Et je n'ai rien à esquisser pour qu'on me rende service, pour qu'on porte mes courses, pour qu'il m'offre des roses dans les bars, pour qu'on me rajoute une frite gratuite dans le menu Happy Meal du McDonald's. J'ai dix-sept ans, je suis une reine et

je possède un pouvoir. Un pouvoir immense, un pouvoir plus fort que tout ce qu'il y a de plus fort. ■ Je rentre chez moi le lendemain matin, persuadée que c'est écrit sur mon front, attendant presque qu'on applaudisse mon exploit dans la rame de métro, STANDING OVATION POUR LE DÉPUCELAGE MAISON. ■ Je compte et je ne réfléchis pas une minute ou plutôt je ne sais pas penser ou ne veux surtout pas penser que l'Autre, celui pour qui je me bats, celui pour lequel je veux être pour toujours la reine du bal, je n'arrive pas à penser que lui se contente d'être, qu'il se contente de se laisser porter par un courant calme et de dire qu'il préfère LE MONSIEUR DE LA TÉLÉVISION : Moi je préfère les femmes très jeunes. Et asiatiques. Au-dessus de quarante ans, ça ne m'intéresse plus vraiment les chairs fripées et les visages chiffons. J'aimerais désirer les femmes de cinquante ans, mais je n'y arrive pas. ■ Pardon d'avoir traversé la rue trop vite Pardon d'être arrivée en retard Pardon d'avoir dansé trop près Pardon d'être sortie trois soirs de suite Pardon d'être atrabilaire Pardon d'être à découvert Pardon de ne pas savoir lire une carte routière Pardon d'être en tout point une enfant, une éternelle enfant Pardon de parler fort dans les cafés Pardon d'être maladroite, de tout laisser tomber Pardon de ne pas savoir aimer assez, de ne pouvoir qu'aimer mal Pardon de recevoir trop de messages. ■ Je ne suis jamais au-dessus de lui. Toujours en dessous. Je ne sais pas être au-dessus. Je ne saurais pas faire. Je ferais mal. Je ne décide pas des positions à prendre. De la vitesse de la pénétration. De la profondeur de la fellation quand il vient au-dessus de mon visage. Quand il me sodomise, il attrape mes hanches en me reprochant par réflexe de m'éloigner. ■ Il est en colère quand je ne suis pas assez mouillée le matin quand il me pénètre avant même le réveil. Il dit. Qu'il n'y a pas assez de mouille dans mon sexe, que je ne le désire pas assez. Il dit. Qu'il s'inquiète. ■ Je ne savais pas que je savais faire cela. Être seule. Résolument, absolument, puissamment seule…

Autre témoignage, mais davantage étayé, *La Bâtarde* est un récit de vie sans compassion ni simulation. L'écriture est âpre, rêche et crue, mais transcende par des analogies poétiques éclair qui rendent tangibles des sentiments vagues. Comme lorsqu'elle parle de frustration intellectuelle avec une comparaison inattendue : « mes cheveux s'allongent, si c'étaient des glaçons… ». La préface de Simone de Beauvoir est sublime et relève le caractère acharné, à la fois désespéré et débordant de vitalité de Violette Leduc.

LA BÂTARDE

■ Je trompais quelquefois ma grand-mère pendant nos promenades. Je m'arrêtais, elle continuait d'avancer. Je renouais mon lacet de chaussure et, vite, je ramassais une pierre ou un caillou puis je revenais en courant offrir ma main libre à Fidéline. Lorsque la pierre ou le caillou était réchauffé, je le laissais tomber sur du mou : de l'herbe ou du sable. Je respirais, satisfaite d'avoir eu une existence à moi. ■ J'ai promené souvent mes doigts entre mes lèvres ; plus tard j'ai bouclé souvent ma toison avec un doigt avant de m'endormir, en m'éveillant, en lisant au lit. J'ai fait cela sans jouir jusqu'à l'âge de vingt-huit ans. C'était un passe-temps, une vérification. Je respirais mes doigts, je respirais l'extrait de mon être auquel je n'attachais pas de valeur. ■ Je croisais les bras, l'univers était un chemin sur lequel il fallait avancer, sans s'arrêter jamais ; si l'ombre d'un homme surgissait, il fallait l'abolir en marchant toujours seule, toujours plus vite — toujours seule, toujours plus vite, indispensable mécanique de l'onaniste. ■ Le livre se ferma, la lampe s'enfonça dans l'édredon. Je joignis les mains. Je priais sans paroles, je réclamais un monde que je ne connaissais pas, j'écoutais tout près de mon ventre le nuage dans le coquillage. ■ Nous avons fini de nous embrasser, nous nous sommes allongées et, phalange contre phalange, nous avons chargé nos osselets de ce que nous ne savions pas nous dire. ■ Je calculais que si je ne refermais pas la boîte de savon dentifrice, je me souviendrais de l'atmosphère avant de retrouver Isabelle chez elle. Je me préparais un passé. ■ - J'ai peur d'être séparée de toi, dit Isabelle. Une larme tomba dans mon jardin à trois heures du matin. ■ J'entrai avec lui dans la pâtisserie et dans la féerie : il m'invitait à goûter. J'entrai dans le troupeau des femmes à qui un homme offre quelque chose. ■ Gabriel m'attendait sur l'estrade du bureau des professeurs, sur le cadran des horloges, sur le papier de mes copies. Quand deux lignes se joignaient pour un losange, Gabriel m'attendait aux quatre coins du losange. L'élève interrogée écrivait pour lui je vous attends quand elle posait une équation au tableau. ■ Tambours, c'est plaisant, avec vous c'est le ton juste. Moi aussi je joue : je tapote la crème rachel sur mon visage de Nordique. Je tapote, je gifle le produit, je gifle l'épiderme. C'est recommandé. Homme des cavernes, si je pouvais t'apprendre à lire, si tu pouvais me lire. Imagine un hublot minuscule de laque rose, d'un rose éperdu de pâleur à l'intérieur duquel se trouve un disque de pâte, un concentré de timidité. C'est le « rose ciel », c'est le fard gras pour les joues qui ont trahi le vent de pique : la bise. Plusieurs pastilles sur la joue gauche, plusieurs pastilles sur la

joue droite puisqu'il faut tapoter avant d'étaler, c'est le secret d'un maquillage naturel, d'un maquillage parfait, précisait la vendeuse. ■ Ce soir je me désole, ce soir je me désolerai parce que je ne comprends pas la philosophie. Désolation de quatorze années. Lire Kant, Descartes, Hegel, Spinoza comme ils lisent les romans policiers. Plus j'insiste, plus je m'efforce, plus je pèse le paragraphe, le mot, la ponctuation, la phrase, plus je me détache de la phrase, de la ponctuation, du mot. Plus je me donne au texte, plus le texte est avare. De la braise envoyant du froid, voilà ce qu'une sotte obtient. Vingt fois, le titre de la troisième partie de l'*Éthique* de Spinoza m'a enivrée : « De l'origine et de la nature des affections ». J'ouvre le livre à la page 243 (édition Garnier), je lis au-dessous de *Définitions*, qui me grise aussi : « J'appelle cause adéquate celle dont on peut percevoir l'effet clairement et distinctement par elle-même ; j'appelle cause inadéquate ou partielle celle dont on ne peut connaître l'effet par elle seule. » Je m'emballais avant de commencer et voici que, lancée à bride abattue, je tombe sur « cause adéquate ». J'ouvre Larousse et Larousse me sert. « Cause adéquate. » Cloques d'ignorance, j'ai au front pour l'adjectif rébarbatif. Mon petit front, il me désolait ; mon petit front, je le triturais parce qu'il est chétif, dégénéré. « Cause adéquate. Cause inadéquate. » L'affection commence mal. Je suis un vieux chêne, il est vieux, je suis vieille. Adéquate, inadéquate. Mes cheveux s'allongent, si c'étaient des glaçons... je mourrais de froid avec mon désir inutile de devenir intelligente. ■ Je mâchais un croissant : mes défaites, de la pâte feuilletée, tombaient sur mon vêtement comme un automne tombe sur la terre pour l'attrister davantage. ■ L'imprésario m'appela. Je croyais qu'elle était prête à me renvoyer parce que j'étais de plus en plus inutile. J'enviais les cireurs de chaussures, le hasard de leur activité, leur ciel pour enseigne, la gadoue pour réclame, leur entrain à frotter. ■ Le soir, avant de m'endormir, je recommençais la même prière : Mon Dieu vous n'êtes pas sot. Vous nous l'avez prouvé. Vous pouvez tourner une tête. Tournez les têtes du côté que vous voudrez, là où il n'y a pas de guerres. Mon Dieu ne m'enlevez pas mon enveloppe de chaque mois, ma machine à écrire qui ne m'appartient pas, ma gamelle, le réchaud qui m'évite des frais de restaurant. Mon Dieu faites que ma petite vie de Levallois à Notre-Dame, de Notre-Dame à Levallois continue. ■ J'écrivis plusieurs éditoriaux. Levez-vous tôt, disais-je aux lectrices. Je me levais à 11 heures, je hurlais pour avoir le sexe de Gabriel. — J'aime mendier, j'aime demander, obtenir, profiter. Mon Dieu, oui mon Dieu, que c'était magnifique ma quête tandis que je pleurais couchée sur les pieds nus de Gabriel devant l'évier. Le lierre que j'adorais : mes bras qui grimpaient autour de ses mollets. Oh ! madame Lita, quelle délicatesse vous avez eue. Vous habitâtes à l'étage au-dessus du nôtre pendant toute la guerre. Vous entendîtes nos séances loin de votre mari prisonnier. Je vous rencontrais souvent, vous portiez l'étoile jaune cousue à votre corsage, vous donniez un bonjour à l'épouse la plus calme au monde. Je parle de vous, madame Lita, et voici un rayon de soleil pendant qu'il pleut. Et surtout levez-vous du pied droit, disais-je aux lectrices. Je me fichais de mon pied droit. Épuisée de privations, je me laissais tomber de notre divan. Mes cheveux baignés de larmes pleuraient sur mes joues. Gabriel venait, il me ramassait, il jetait ce paquet de loques sur nos draps. Commençait une autre crise de mendicité. Gabriel s'exécutait parce qu'il ne pouvait pas me tuer. Il s'arrachait de la chambre. Souvent j'ai espéré que nous, la chambre, la table, le

poêle, le fauteuil, le divan allions suivre Gabriel tellement il nous détestait. Ne perdez pas de temps : soyez de bonne humeur en vous levant. Boxez le quotidien, mesdames, mesdemoiselles. Vos difficultés s'envoleront, disais-je aux lectrices. Si je me levais avec Gabriel, c'était pour discuter 3 francs de gaz, 2 francs d'électricité, 20 sous de charbon, 100 francs de loyer. Je cachais mon porte-monnaie, il dissimulait son argent lorsqu'il ouvrait son portefeuille. Drôle de match de rapacité. Nous trichions sur ce que nous avions gagné. Dix fois par jour, j'ai vérifié la somme dans mon sac à main. Je ne me méfiais pas de Gabriel. Je me méfiais de sa curiosité. Son argent, c'était encore son sexe qu'il me refusait. Je le créais avec mes caresses, il me parlait bronchites, rhumes, tricots. On voit que tu n'as pas eu faim m'a dit souvent ma mère. Gabriel avait eu faim. Le froid d'un veston d'été en hiver, il s'en souvenait. La rue de sa fièvre thyphoïde le hantait. Je lui donnais des nouilles, encore des nouilles, toujours des nouilles. Je m'acharnais à le garder en m'acharnant à le perdre. De l'équilibre, de l'équilibre avant tout, mesdames et mesdemoiselles. Soignez vos nerfs. Soyez la bonne jardinière de vos nerfs. Une âme saine dans un corps sain disaient les anciens. Pas une minute à perdre, respirez, la fenêtre ouverte, en vous levant disais-je aux lectrices. ■ La demoiselle cessa de me regarder. Il y a des êtres pour qui vous êtes un puits. Ils descendent, ils remontent, c'est fini.

J'ai sauté quelques tomes de *La Recherche du temps perdu* qui s'éternisaient un peu sur des réceptions mondaines, pour parvenir directement au *Temps retrouvé*, dans lequel Proust expose sa théorie de l'art et de la littérature. L'écriture est ce qui permet de décrire ces réminiscences que nous vivons, ces impressions de « déjà vu » qui aplatissent le temps et effacent la durée.

LE TEMPS RETROUVÉ

■ Mais j'étais incapable de voir ce dont le désir n'avait pas été éveillé en moi par quelque lecture, ce dont je n'avais pas d'avance dessiné moi-même le croquis que je désirais ensuite confronter avec la réalité. Que de fois, je le savais bien même si cette page de Goncourt ne me l'eût appris, je suis resté incapable d'accorder mon attention à des choses ou à des gens qu'ensuite, une fois que leur image m'avait été présentée dans la solitude par un artiste, j'aurais fait des lieues, risqué la mort pour retrouver ! ■ Tout au plus notais-je accessoirement que la différence qu'il y a entre chacune des impressions réelles — différences qui expliquent qu'une peinture uniforme de la vie ne puisse être ressemblante — tenait probablement à cette cause que la moindre parole que nous avons dite à une époque de notre vie, le geste le plus insignifiant que nous avons fait était entouré, portait sur lui le reflet de choses qui logiquement ne tenaient pas à lui, en ont été séparées par l'intelligence qui n'avait rien à faire d'elles pour les besoins du raisonnement, mais au milieu desquelles — ici reflet rose du soir sur le mur fleuri d'un restaurant champêtre, sensation de faim, désir des femmes, plaisir du luxe ; là volutes bleues de la mer matinale enveloppant des phrases musicales qui en émergent partiellement comme les épaules des ondines — le geste, l'acte le plus simple reste enfermé comme dans mille vases clos dont chacun serait rempli de choses d'une couleur, d'une odeur, d'une température absolument différentes ; sans compter que ces vases, disposés sur toute la hauteur de nos années pendant lesquelles nous n'avons cessé de changer, fût-ce seulement de rêve et de pensée, sont situés à des altitudes bien diverses, et nous donnent la sensation d'atmosphères singulièrement variées. ■ Oui, si le souvenir, grâce à l'oubli, n'a pu contracter aucun lien, jeter aucun chaînon entre lui et la minute présente, s'il est resté à sa place, à sa date, s'il a gardé ses distances, son isolement dans le creux d'une vallée, ou à la pointe d'un sommet, il nous fait tout à coup respirer un air nouveau, précisément parce que c'est un air qu'on a respiré autrefois, cet air plus pur que les poètes ont vainement essayé de faire régner dans le Paradis et qui ne pourrait donner cette sensation profonde de renouvellement que s'il avait été respiré déjà, car les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus. ■ Je glissais rapidement sur tout cela, plus impérieusement sollicité que j'étais de chercher la cause de cette félicité, du caractère de certitude avec lequel elle s'imposait, recherche ajournée autrefois. Or cette cause je la devinais en comparant ces diverses impressions bienheureuses et qui

avaient entre elles ceci de commun que je les éprouvais à la fois dans le moment actuel et dans un moment éloigné, jusqu'à faire empiéter le passé sur le présent, à me faire hésiter à savoir dans lequel des deux je me trouvais ; au vrai, l'être qui alors goûtait en moi cette impression la goûtait en ce qu'elle avait de commun dans un jour ancien et maintenant, dans ce qu'elle avait d'extra-temporel, un être qui n'apparaissait que quand, par une de ces identités entre le présent et le passé, il pouvait se trouver dans le seul milieu où il pût vivre, jouir de l'essence des choses, c'est-à-dire en dehors du temps. Cela expliquait que mes inquiétudes au sujet de ma mort eussent cessé au moment où j'avais reconnu inconsciemment le goût de la petite madeleine puisqu'à ce moment-là l'être que j'avais été était un être extra-temporel, par conséquent insoucieux des vicissitudes de l'avenir. Cet être-là n'était jamais venu à moi, ne s'était jamais manifesté, qu'en dehors de l'action, de la jouissance immédiate, chaque fois que le miracle d'une analogie m'avait fait échapper au présent. Seul il avait le pouvoir de me faire retrouver les jours anciens, le temps perdu, devant quoi les efforts de ma mémoire et de mon intelligence échouaient toujours. ■ Tant de fois, au cours de ma vie, la réalité m'avait déçu parce qu'au moment où je la percevais, mon imagination, qui était mon seul organe pour jouir de la beauté, ne pouvait s'appliquer à elle, en vertu de la loi inévitable qui veut qu'on ne puisse imaginer que ce qui est absent. Et voici que soudain l'effet de cette dure loi s'était trouvé neutralisé, suspendu, par un expédient merveilleux de la nature, qui avait fait miroiter une sensation — bruit de la fourchette et du marteau, même titre de livre, etc. — à la fois dans le passé, ce qui permettait à mon imagination de la goûter, et dans le présent où l'ébranlement effectif de mes sens par le bruit, le contact du linge, etc., avait ajouté aux rêves de l'imagination ce dont ils sont habituellement dépourvus, l'idée d'existence, et grâce à ce subterfuge avait permis à mon être d'obtenir, d'isoler, d'immobiliser — la durée d'un éclair — ce qu'il n'appréhende jamais : un peu de temps à l'état pur. L'être qui était rené en moi quand avec un tel frémissement de bonheur j'avais entendu le bruit commun à la fois à la cuiller qui touche l'assiette et au marteau qui frappe sur la roue, à l'inégalité pour les pas des pavés de la cour Guermantes et du baptistère de Saint-Marc, etc., cet être-là ne se nourrit que de l'essence des choses, en elle seulement il trouve sa subsistance, ses délices. Il languit dans l'observation du présent où les sens ne peuvent la lui apporter, dans la considération d'un passé que l'intelligence lui dessèche, dans l'attente d'un avenir que la volonté construit avec des fragments du présent et du passé auxquels elle retire encore de leur réalité en ne conservant d'eux que ce qui convient à la fin utilitaire, étroitement humaine, qu'elle leur assigne. Mais qu'un bruit, qu'une odeur, déjà entendu ou respirée jadis, le soient de nouveau, à la fois dans le présent et dans le passé, réels sans être actuels, idéaux sans être abstraits, aussitôt l'essence permanente et habituellement cachée des choses se trouve libérée et notre vrai moi qui, parfois depuis longtemps, semblait mort, mais ne l'était pas entièrement, s'éveille, s'anime en recevant la céleste nourriture qui lui est apportée. ■ Sans doute au moment où la raideur de la serviette m'avait rendu Balbec, pendant un instant avait caressé mon imagination, non pas seulement de la vue de la mer telle qu'elle était ce matin-là, mais de l'odeur de la chambre, de la vitesse du vent, du désir de déjeuner, de l'incertitude entre les diverses promenades, tout cela attaché à la

sensation du linge comme les mille ailes des anges qui font mille tours à la minute, — sans doute, au moment où l'inégalité des deux pavés avait prolongé les images desséchées et minces que j'avais de Venise et de Saint-Marc, dans tous les sens et toutes les dimensions, de toutes les sensations que j'y avais éprouvées, raccordant la place à l'église, l'embarcadère à la place, le canal à l'embarcadère, et à tout ce que les yeux voient le monde de désirs qui n'est vu que de l'esprit, — j'avais été tenté, sinon, à cause de la saison, d'aller me repromener sur les eaux pour moi surtout printanières de Venise, du moins de retourner à Balbec. Mais je ne m'arrêtai pas un instant à cette pensée. Non seulement je savais que les pays n'étaient pas tels que leur nom me les peignait, et il n'y avait plus guère que dans mes rêves, en dormant, qu'un lieu s'étendait devant moi, fait de la pure matière, entièrement distincte des choses communes qu'on voit, qu'on touche, et qui avait été la leur quand je me les représentais. Mais même en ce qui concernait ces images d'un autre genre encore, celles du souvenir, je savais que la beauté de Balbec, je ne l'avais pas trouvée quand j'y étais, et que celle même qu'il m'avait laissée, ce n'était plus celle que j'avais retrouvée à mon second séjour. J'avais trop expérimenté l'impossibilité d'atteindre dans la réalité ce qui était au fond de moi-même ; que ce n'était pas plus sur la place Saint-Marc que ce n'avait été à mon second voyage à Balbec, ou à mon retour à Tansonville pour voir Gilberte, que je retrouverais le Temps perdu, et que le voyage, qui ne faisait que me proposer une fois de plus l'illusion que ces impressions anciennes existaient hors de moi-même, au coin d'une certaine place, ne pouvait être le moyen que je cherchais. Et je ne voulais pas me laisser leurrer une fois de plus, car il s'agissait pour moi de savoir enfin s'il était vraiment possible d'atteindre ce que, toujours déçu comme je l'avais été en présence des lieux et des êtres, j'avais (bien qu'une fois la pièce pour concert de Vinteuil eût semblé me dire le contraire) cru irréalisable. Je n'allais donc pas tenter une expérience de plus dans la voie que je savais depuis longtemps ne mener à rien. Des impressions telles que celles que je cherchais à fixer ne pouvaient que s'évanouir au contact d'une jouissance directe qui a été impuissante à les faire naître. La seule manière de les goûter davantage c'était de tâcher de les connaître plus complètement, là où elles se trouvaient, c'est-à-dire en moi-même, de les rendre claires jusque dans leurs profondeurs. ■ Car les vérités que l'intelligence saisit directement à claire-voie dans le monde de la pleine lumière ont quelque chose de moins profond, de moins nécessaire que celles que la vie nous a malgré nous communiquées en une impression, matérielle parce qu'elle est entrée par nos sens, mais dont nous pouvons dégager l'esprit. En somme, dans un cas comme dans l'autre, qu'il s'agît d'impressions comme celle que m'avait donnée la vue des clochers de Martinville, ou de réminiscences comme celle de l'inégalité des deux marches ou le goût de la madeleine, il fallait tâcher d'interpréter les sensations comme les signes d'autant de lois et d'idées, en essayant de penser, c'est-à-dire de faire sortir de la pénombre ce que j'avais senti, de le convertir en un équivalent spirituel. Or ce moyen qui me paraissait le seul, qu'était-ce autre chose que faire une œuvre d'art ? Et déjà les conséquences se pressaient dans mon esprit ; car qu'il s'agît de réminiscences dans le genre du bruit de la fourchette, ou du goût de la madeleine, ou de ces vérités écrites à l'aide de figures dont j'essayais de chercher le sens dans ma tête où, clochers, herbes folles, elles composaient un

grimoire compliqué et fleuri, leur premier caractère était que je n'étais pas libre de les choisir, qu'elles m'étaient données telles quelles. Et je sentais que ce devait être la griffe de leur authenticité. ■ Car l'instinct dicte le devoir et l'intelligence fournit les prétextes pour l'éluder. ■ Le livre aux caractères figurés, non tracés par nous, est notre seul livre. Non que ces idées que nous formons ne puissent être justes logiquement, mais nous ne savons pas si elles sont vraies. Seule l'impression, si chétive qu'en semble la matière, si insaisissable la trace, est un critérium de vérité, et à cause de cela mérite seule d'être appréhendée par l'esprit car elle est seule capable, s'il sait en dégager cette vérité, de l'amener à une plus grande perfection et de lui donner une pure joie. L'impression est pour l'écrivain ce qu'est l'expérimentation pour le savant, avec cette différence que chez le savant le travail de l'intelligence précède et chez l'écrivain vient après. Ce que nous n'avons pas eu à déchiffrer, à éclaircir par notre effort personnel, ce qui était clair avant nous, n'est pas à nous. Ne vient de nous-même que ce que nous tirons de l'obscurité qui est en nous et que ne connaissent pas les autres. Et comme l'art recompose exactement la vie, autour de ces vérités qu'on a atteintes en soi-même flotte une atmosphère de poésie, la douceur d'un mystère, qui n'est que la pénombre que nous avons traversée. ■ Ainsi j'étais déjà arrivé à cette conclusion que nous ne sommes nullement libres devant l'œuvre d'art, que nous ne la faisons pas à notre gré, mais que, préexistant à nous, nous devons, à la fois parce qu'elle est nécessaire et cachée, et comme nous ferions pour une loi de la nature, la découvrir. ■ Une œuvre où il y a des théories est comme un objet sur lequel on laisse la marque du prix. ■ Certains esprits qui aiment le mystère veulent croire que les objets conservent quelque chose des yeux qui les regardèrent, que les monuments et les tableaux ne nous apparaissent que sous le voile sensible que leur ont tissé l'amour et la contemplation de tant d'adorateurs, pendant des siècles. Cette chimère deviendrait vraie s'ils la transposaient dans le domaine de la seule réalité pour chacun, dans le domaine de sa propre sensibilité. Oui, en ce sens-là, en ce sens-là seulement (mais il est bien plus grand), une chose que nous avons regardée autrefois, si nous la revoyons, nous rapporte, avec le regard que nous y avons posé, toutes les images qui le remplissaient alors. C'est que les choses — un livre sous sa couverture rouge comme les autres —, sitôt qu'elles sont perçues par nous, deviennent en nous quelque chose d'immatériel, de même nature que toutes nos préoccupations ou nos sensations de ce temps-là, et se mêlent indissolublement à elles. Tel nom lu dans un livre autrefois contient entre ses syllabes le vent rapide et le soleil brillant qu'il faisait quand nous le lisions. Dans la moindre sensation apportée par le plus humble aliment, l'odeur du café au lait, nous retrouvons cette vague espérance d'un beau temps qui, si souvent, nous sourit, quand la journée était encore intacte et pleine, dans l'incertitude du ciel matinal ; une lueur est un vase rempli de parfums, de sons, de moments ; d'humeurs variées, de climats. ■ Chaque chose que nous revoyons, car les livres se comportent en cela comme ces choses : la manière dont leur dos s'ouvrait, le grain du papier peut avoir gardé en lui un souvenir aussi vif de la façon dont j'imaginais alors Venise et du désir que j'avais d'y aller, que les phrases mêmes des livres. ■ L'idée d'un art populaire comme d'un art patriotique si même elle n'avait pas été dangereuse me semblait ridicule. S'il s'agissait de le rendre accessible au peuple, en sacrifiant les raffinements de la forme, « bons pour des

oisifs », j'avais assez fréquenté de gens du monde pour savoir que ce sont eux les véritables illettrés, et non les ouvriers électriciens. À cet égard, un art populaire par la forme eût été destiné plutôt aux membres du Jockey qu'à ceux de la Confédération générale du Travail ; quant aux sujets, les romans populaires ennuient autant les gens du peuple que les enfants ces livres qui sont écrits pour eux. On cherche à se dépayser en lisant, et les ouvriers sont aussi curieux des princes que les princes des ouvriers. ■ Une heure n'est pas qu'une heure. C'est un vase rempli de parfums, de sons, de projets et de climats. Ce que nous appelons la réalité est un certain rapport entre ces sensations et ces souvenirs qui nous entourent simultanément. ■ Je m'apercevais que ce livre essentiel, le seul livre vrai, un grand écrivain n'a pas dans le sens courant à l'inventer puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire. Le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur. ■ Aussi combien s'en tiennent là qui n'extraient rien de leur impression, vieillissent inutiles et insatisfaits, comme des célibataires de l'Art ! Ils ont les chagrins qu'ont les vierges et les paresseux, et que la fécondité ou le travail guérirait. ■ La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature. ■ Par l'art seulement nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre et dont les paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir dans la lune. Grâce à l'art, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier, et, autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini et, bien des siècles après qu'est éteint le foyer dont il émanait, qu'il s'appelât Rembrandt ou Ver Meer, nous envoient encore leur rayon spécial. ■ Mais je me rendais compte aussi que cette souffrance, que j'avais connue d'abord avec Gilberte, que notre amour n'appartient pas à l'être qui l'inspire, est salutaire. Accessoirement comme moyen (car, si peu que notre vie doive durer, ce n'est que pendant que nous souffrons que nos pensées, en quelque sorte agitées de mouvements perpétuels et changeants, font monter comme dans une tempête, à un niveau d'où nous pouvons la voir, toute cette immensité réglée par des lois, sur laquelle, postés à une fenêtre mal placée, nous n'avons pas vue, car le calme du bonheur la laisse unie et à un niveau trop bas. ■ Je sentais pourtant que ces vérités que l'intelligence dégage directement de la réalité ne sont pas à dédaigner entièrement, car elles pourraient enchâsser d'une matière moins pure mais encore pénétrée d'esprit, ces impressions que nous apporte hors du temps l'essence commune aux sensations du passé et du présent, mais qui, plus précieuses, sont aussi trop rares pour que l'œuvre d'art puisse être composée seulement avec elles. Capables d'être utilisées pour cela, je sentais se presser en moi une foule de vérités relatives aux passions, aux caractères, aux mœurs. Leur perception me causait de la joie ; pourtant il me semblait me rappeler que plus d'une d'entre elles, je l'avais découverte dans la souffrance, d'autres dans de bien médiocres plaisirs. ■ Chaque personne qui nous fait souffrir peut être rattachée par nous à une divinité dont elle n'est qu'un reflet fragmentaire et le dernier degré, divinité (Idée) dont la contemplation nous donne aussitôt de la joie au lieu de la peine que nous avions. Tout l'art de vivre, c'est de ne nous servir des personnes qui nous font souffrir que comme d'un degré permettant d'accéder à leur forme divine et de peupler ainsi joyeusement

notre vie de divinités. ■ Mais à un autre point de vue l'œuvre est signe de bonheur, parce qu'elle nous apprend que dans tout amour le général gît à côté du particulier, et à passer du second au premier par une gymnastique qui fortifie contre le chagrin en faisant négliger sa cause pour approfondir son essence. ■ En amour, notre rival heureux, autant dire notre ennemi, est notre bienfaiteur. À un être qui n'excitait en nous qu'un insignifiant désir physique il ajoute aussitôt une valeur immense, étrangère, mais que nous confondons avec lui. Si nous n'avions pas de rivaux le plaisir ne se transformerait pas en amour. Si nous n'en avions pas, ou si nous ne croyions pas en avoir. Car il n'est pas nécessaire qu'ils existent réellement. Suffisante pour notre bien est cette vie illusoire que donnent à des rivaux inexistants notre soupçon, notre jalousie. ■ En réalité chaque lecteur est quand il lit le propre lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que, sans ce livre, il n'eût peut-être pas vu en soi-même. ■ Et maintenant je comprenais ce qu'était que la vieillesse — la vieillesse qui de toutes les réalités est peut-être celle dont nous gardons le plus longtemps dans la vie une notion purement abstraite, regardant les calendriers, datant nos lettres, voyant se marier nos amis, les enfants de nos amis, sans comprendre, soit par peur, soit par paresse, ce que cela signifie, jusqu'au jour où nous apercevons une silhouette inconnue, comme celle de M. d'Argencourt, laquelle nous apprend que nous vivons dans un nouveau monde, jusqu'au jour où le petit-fils d'une de nos amies, jeune homme qu'instinctivement nous traiterions en camarade sourit comme si nous nous moquions de lui, nous qui lui sommes apparu comme un grand-père ; je comprenais ce que signifiaient la mort, l'amour, les joies de l'esprit, l'utilité de la douleur, la vocation, etc. Et si les noms avaient perdu pour moi de leur individualité, les mots me découvraient tout leur sens. La beauté des images est logée à l'arrière des choses, celle des idées à l'avant. De sorte qu'on cesse de s'émerveiller quand on les a atteintes, mais qu'on ne comprend les secondes que quand on les a dépassées. ■ Alors moi qui, depuis mon enfance, vivais au jour le jour et avais reçu d'ailleurs de moi-même et des autres une impression définitive, je m'aperçus pour la première fois, d'après les métamorphoses qui s'étaient produites dans tous ces gens, du temps qui avait passé pour eux, ce qui me bouleversa par la révélation qu'il avait passé aussi pour moi. ■ Mais une raison plus grave expliquait mon angoisse ; je découvrais cette action destructrice du temps au moment même où je voulais entreprendre de rendre claires, d'intellectualiser dans une œuvre d'art, des réalités extra-temporelles. ■ À force de coller les uns aux autres ces papiers que Françoise appelait mes paperoles, ils se déchiraient çà et là. Au besoin Françoise ne pourrait-elle pas m'aider à les consolider de la même façon qu'elle mettait des pièces aux parties usées de ses robes, ou qu'à la fenêtre de la cuisine, en attendant le vitrier comme moi l'imprimeur, elle collait un morceau de journal à la place d'un carreau cassé ? ■ (tous les altruismes féconds de la nature se développent selon un mode égoïste, l'altruisme humain qui n'est pas égoïste est stérile, c'est celui de l'écrivain qui s'interrompt de travailler pour recevoir un ami malheureux, pour accepter une fonction publique, pour écrire des articles de propagande) ■ Sans doute quand on est amoureux d'une œuvre, on voudrait faire quelque chose de tout pareil, mais il faut sacrifier son amour du moment, ne pas penser à son goût mais à une

vérité qui ne vous demande pas vos préférences et vous défend d'y songer. ■ La maladie qui, en me faisant, comme un rude directeur de conscience, mourir au monde, m'avait rendu service (« car si le grain de froment ne meurt après qu'on l'a semé, il restera seul, mais s'il meurt, il portera beaucoup de fruits »), la maladie qui, après que la paresse m'avait protégé contre la facilité, allait peut-être me garder contre la paresse, la maladie avait usé mes forces et, comme je l'avais remarqué depuis longtemps, notamment au moment où j'avais cessé d'aimer Albertine, les forces de ma mémoire.

Une écriture qui m'a fait pensé à Orhan Pamuk, pour son côté à la fois naïf, malicieux et réconfortant. Les choses sont dites simplement, sans artifice. L'auteur fait irruption au milieu du livre, et l'on comprend petit à petit sa démarche, comme les pièces d'un puzzle qui s'assemblent. Il décrit comment l'histoire de nos aïeux se répercute sur la notre, les impasses des codes culturels et la culpabilité d'émigrer en laissant sa famille dans un pays en crise. La sincérité de l'écriture m'a émue aux larmes et donné envie de découvrir d'autres romans du même auteur.

ADIEU ZANZIBAR

■ Il y a, vous le voyez, un je dans cette histoire, mais je n'en suis pas le sujet. C'est une histoire sur nous tous, Farida et Amin, nos parents, Jamila. Elle dit que chaque histoire en contient beaucoup d'autres, et qu'elles ne nous appartiennent pas mais se confondent avec les aléas de notre époque, qu'elles s'emparent de nous et nous lient à jamais. ■ Rashid n'était pas sûr de savoir de quoi il s'agissait exactement, mais quelque chose l'attirait dans ce livre. Peut-être était-ce l'idée d'une boîte à formules, capable de vous sortir d'affaire en toutes circonstances. ■ Avec le temps je me laissai aller à un sentiment de supportable étrangeté. Jour après jour, ce sentiment devint comme un emblème, imprécis quant à ses origines. Bientôt, j'en vins à parler des noirs et des blancs, à l'instar de tout le monde, proférant le mensonge avec une facilité croissante, acceptant la communauté de notre différence, concédant la vision abrutissante d'un monde « racialisé ». Car reconnaître que l'on est noir ou blanc, c'est limiter la complexité des possibles, c'est accepter le caractère mensonger qui a servi pendant des siècles et continuera de servir les soifs grossières du pouvoir et les affirmations de soi pathologiques. Qu'importe, je proférais mes mensonges en pensant qu'ils étaient de géniales vérités, et trouvais une manière d'affirmation de ma personne dans les chants rauques de la plainte et de la rébellion (à laquelle je prenais part plus en esprit que par la voix). Je découvrais les mensonges plus énormes encore qui nous avaient, tous autant que nous étions, mêlés et liés au-delà de toute réparation. Dans le tumulte des guerres, des droits civiques, de l'apartheid, avec le sentiment d'être présent à l'heure où se discutaient et se plaidaient les grandes causes de ce monde, je prenais mes distances avec les hostilités compliquées de mon pays. Elles n'avaient pas leur place dans cette conversation aux clivages limités avec ses sobres certitudes, et je ne pouvais guère que les subir en silence et dans la culpabilité lorsque je me retrouvais seul. ■ À l'époque, après la dispersion de mes amis, j'ai suivi le parcours logique dans ma situation, vivant au jour le jour, étudiant, me jetant sur une ambition dont je ne savais pas qu'elle m'attendait là. Être à la hauteur de cette ambition qui n'était pas officiellement reconnue m'obligeait à surpasser les standards qu'ils s'étaient fixés pour eux-mêmes, quand je trouvais en grande partie haïssable ce qu'ils représentaient. Ainsi haïssais-je ce que j'avais à faire, et haïssais-je d'avoir à le faire, tout en éprouvant un sentiment de triomphe quand je réussissais. À tous ceux qui me connaissaient, je donnais sans doute l'impression d'être plus

préoccupé par la langue critique dans laquelle développer de façon appropriée les arguments de ma dissertation que par les affaires du pays lointain que j'avais quitté des années auparavant, alors que seul dans mes chambres sordides d'étudiant, plein d'un sentiment de culpabilité, je donnais libre cours à mon chagrin en pensant à ceux que j'avais perdus. Quand les lettres sans joie d'Amin arrivaient, je les redoutais comme si elles m'accusaient, bien que leur ton ait toujours été anodin et même apaisé quand leur situation se fit moins inquiétante. Je répondais régulièrement sinon fréquemment à son courrier, pesant mes mots. J'avais souvent l'impression que ce que j'avais à dire était fade, et même feint, je m'efforçais alors davantage encore d'envoyer des nouvelles qui aient de la substance, en donnant des détails : où j'étais allé, ce que j'avais fait, la grève des chemins de fer, le temps, beau ou mauvais. Les primevères sont en fleurs et j'aimerais pouvoir te décrire la délicatesse de leur couleur crème, aussi subtile à sa manière que le parfum du jasmin dans la fraîcheur du soir. Il fait soudain soleil et le paysage en est transformé. Les jardins sont partout fleuris et les arbres des parcs déploient leur frondaison. Tu n'imagines pas à quoi ressemble l'Angleterre lorsqu'elle verdoie ainsi. Une fois, à la fin du printemps, j'ai vu des soucis percer sous la neige tombée par surprise dans la nuit. Je me représentais Amin lisant ces mots à mes parents et à Farida, je voyais leur regard déçu, perplexe. Pourquoi nous parle-t-il de ces choses-là ? Ne comprend-t-il pas que nous vivons dans la peur, le chaos et la pénurie ? Pourquoi ne nous envoie-t-il pas quelque chose au lieu de ce blabla ? ■ Je ne sais pas pourquoi je me suis mis à écrire. Sans doute parce que j'avais tellement de temps à moi et parce que j'ai senti que quelque chose de capital m'était arrivé. Je me suis mis à écrire pour revivre cette angoisse.

Il s'agit d'un faux journal intime, mais j'aurais pu en écrire certaines pages tellement je me reconnais dans cet esprit torturé. Il est question du pouvoir de l'imagination, d'ennui, d'écriture, de la supériorité du rêve sur le réel, et d'émotions débordantes. Seulement ça devient un peu déprimant à la longue, alors à consommer avec modération.

LE LIVRE DE L'INTRANQUILLITÉ

■ La Décadence, c'est la perte totale de l'inconscience ; car l'inconscience est le fondement de la vie. S'il pouvait penser, le cœur s'arrêterait. ■ Tout est imparfait, et il n'est pas de si beau couchant qui ne puisse l'être davantage, ou de brise légère, nous apportant le sommeil, qui ne puisse nous en donner un plus calme encore. Ainsi, contemplant avec une même sérénité montagnes et statues, jouissant des jours et des livres, et surtout rêvant tout, pour tout convertir en notre substance la plus intime, nous ferons aussi des descriptions et des analyses qui, une fois réalisées, deviendront des choses étrangères à nous-mêmes, que nous pourrons savourer comme si elles nous arrivaient avec le déclin du jour. Telle n'est pas la conception des pessimistes, comme ce Vigny, pour qui la vie était une prison, où il « tissait de la paille » pour passer le temps. ■ Je pourrais considérer cette auberge comme une prison, du fait que je suis contraint d'attendre entre ses murs ; je pourrais la considérer comme un lieu de bonne compagnie, car j'y rencontre des gens divers. ■ Je ressens de l'amour pour toutes ces choses — peut-être parce que je n'ai rien d'autre à aimer — peut-être aussi parce qu'il n'est rien qui mérite l'amour d'une âme humaine ; et cet amour, si nous voulons le donner, par sentimentalité — alors autant le donner à la chétive apparence de mon encrier qu'à la vaste indifférence des étoiles. ■ Je suis donc ainsi fait, futile et sensible, capable d'élans fougueux qui m'absorbent tout entier, bons et mauvais, nobles et vils — mais jamais d'un sentiment durable, jamais d'une émotion qui persiste et qui pénètre la substance de l'âme. Tout en moi tend à être aussitôt autre chose ; une impatience de l'âme contre elle-même, comme on peut l'avoir contre un enfant importun ; une intranquillité toujours plus grande et toujours semblable. Tout m'intéresse, rien ne me retient. Je m'applique à toute chose en rêvant sans cesse ; je fixe les moindres détails de la mimique faciale de mon interlocuteur, je remarque des inflexions millimétriques dans les phrases qu'il prononce ; mais, alors même que je l'entends, je ne l'écoute pas, je pense à tout autre chose et ce que je me rappelle le moins, de notre conversation, c'est justement ce qui s'y est dit — d'un côté ou de l'autre. C'est ainsi que, bien souvent, je redis à quelqu'un ce que je lui ai déjà dit, lui pose à nouveau une question à laquelle il a déjà répondu ; mais je peux décrire, en quatre mots photographiques, l'expression des muscles de son visage au moment où il m'a dit ce que j'ai totalement oublié, ou sa tendance à n'écouter que des yeux le récit que je ne me souvenais pas de lui avoir déjà fait. Je suis deux — et tous deux gardent leurs

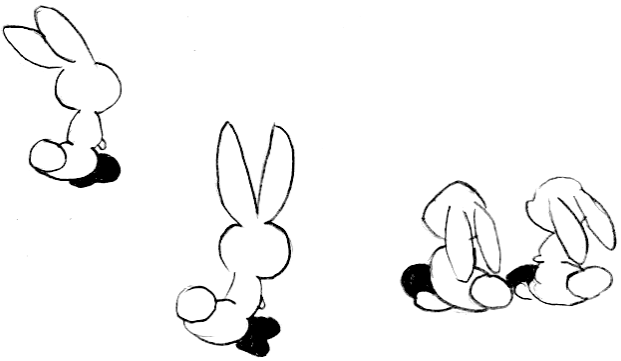
distances, frères siamois que rien ne rattache. ■ D'ailleurs, que puis-je tirer de moi-même? Que raconter ? Une acuité horrible de mes sensations, et la conscience profonde du fait même que je vis ces sensations... Une intelligence aiguë utilisée à me détruire, et une puissance de rêve avide de me distraire.... Une volonté morte et une réflexion qui la berce, comme un enfant vivant. ■ Savoir que sera mauvaise l'œuvre que nous ne réaliserons jamais. Plus mauvaise encore, malgré tout, serait celle que nous ne réaliserions jamais. Celle que nous réalisons a au moins le mérite d'exister. Elle ne vaut pas grand-chose, mais elle existe, comme la plante rabougrie du seul et unique pot de fleurs de ma voisine infirme. Cette plante fait sa joie, et parfois la mienne aussi. Ce que j'écris et qui est mauvais, je le sais bien, peut néanmoins apporter à son tour quelques instants de distraction, qui le détournent de quelque chose de pire, à tel ou tel esprit triste ou malheureux. Cela me suffit ou ne me suffit pas, mais cela a toujours son utilité, et il en est ainsi de la vie tout entière. ■ J'ai connu de grandes ambitions, des rêves démesurés — mais tout cela, le garçon de course ou la cousette l'ont connu aussi, parce que tout le monde fait des rêves : ce qui nous distingue, c'est la force de les réaliser, ou la chance de les voir se réaliser pour nous. Dans mes rêves, je suis semblable au coursier et à la cousette. Je ne me distingue d'eux que parce que je sais écrire. Oui, c'est par un acte, par une réalité totalement mienne que je me différencie d'eux. Dans mon âme, je suis semblable à eux. ■ Trouver sa personnalité en la perdant — la foi elle-même confirme ce sens de notre destin. ■ J'envie le monde entier de n'être pas moi. Comme, de toutes les impossibilités, celle-ci m'a toujours paru la plus impossible de toutes, c'est elle qui est devenue, au plus haut degré, un désir éperdu, quotidien, et mon désespoir dans toutes les heures de détresse. ■ S'ignorer soi-même, c'est vivre. Se connaître mal soi-même, c'est penser. Mais se connaître, d'un seul coup, comme en cet instant lustral, c'est avoir soudain la notion de la monade intime, de la parole magique de l'âme. Mais cette clarté subite brûle tout, consume tout. Elle nous laisse nus, et de notre être même. Ce n'a été qu'un instant, et je me suis vu. Ensuite je ne saurais pas même dire ce que j'ai été. Finalement j'ai sommeil, car, je ne sais pourquoi, il me semble que le sens de tout cela, c'est dormir. ■ Je ne puis concevoir que comme une sorte de manque de propreté cette stagnation inerte où je gis, dans une existence toujours égale et toujours semblable, comme de la poussière ou de la saleté déposée à la surface du non-changement. De même que nous lavons notre corps, nous devrions laver notre destin, changer de vie comme nous changeons de linge — non point pour nous maintenir en vie, comme lorsque nous mangeons et dormons, mais en vertu de ce respect détaché de nous-mêmes que l'on appelle précisément propreté. ■ Il est une certaine fatigue de l'intelligence abstraite, et c'est la plus affreuse de toutes. Elle ne pèse pas comme la fatigue physique, elle ne trouble pas comme celle qui naît de la connaissance et de l'émotion. C'est le poids de notre conscience du monde, c'est de ne pouvoir respirer avec notre âme. ■ De là, dit-il, et parce que son village est tout petit, on peut voir davantage de l'univers que depuis la ville ; c'est en quoi le village est plus grand que la ville : « Parce que j'ai la dimension de ce que je vois, Et non pas celle de ma taille. » ■ J'ai beau appartenir, de cœur, à la lignée des romantiques, je ne trouve de paix que dans la lecture des classiques. Leur étroitesse même, par laquelle s'exprime leur clarté, m'apporte je ne sais quel

réconfort. ■ Le milieu ambiant est l'âme des choses. Chaque chose possède une expression propre, et cette expression lui vient du dehors. Chaque chose résulte de l'intersection de trois axes, et ces trois axes composent cette chose : une certaine quantité de matière, la façon dont nous l'interprétons, et le milieu où elle se trouve. ■ Je pleure sur ces pages imparfaites, mais les générations futures, si jamais elles les lisent, seront plus sensibles à mes larmes qu'elles ne le seraient à leur perfection — si je pouvais la réaliser —, car elle m'empêcherait de pleurer, et par conséquent m'empêcherait même d'écrire. Ce qui est parfait ne se manifeste pas. Le saint pleure, et il est humain. Dieu se tait. C'est pourquoi nous pouvons aimer le saint, mais non pas Dieu. ■ Nous attribuons généralement à nos idées sur l'inconnu la couleur de nos conceptions sur le connu : si nous appelons la mort un sommeil, c'est qu'elle ressemble, du dehors, a un sommeil ; si nous appelons la mort une vie nouvelle, c'est qu'elle paraît être une chose différente de la vie. C'est grâce à ces petits malentendus avec le réel que nous construisons nos croyances, nos espoirs — et nous vivons de croûtes de pain baptisées gâteaux, comme font les enfants pauvres qui jouent à être heureux. ■ Je ressentis soudain quelque chose comme de la tendresse pour cet homme, cette tendresse que l'on ressent pour la commune médiocrité de l'humanité, pour le quotidien banal du chef de famille qui se rend à son travail, pour son humble et joyeux foyer, pour les petites joies et petites misères dont se compose forcément son existence, pour son innocence à vivre sans analyser — bref, pour le naturel tout animal de ce dos habillé. ■ Tout ce qui dort se retrouve à nouveau enfant. ■ Cet être qui marche devant moi, d'un pas égal au mien, dort intégralement. Il marche, inconscient. Il vit, inconscient. Il dort, parce que nous dormons tous. La vie tout entière est sommeil. Nul ne sait ce qu'il fait, nul ne sait ce qu'il veut, nul ne sait ce qu'il sait. Nous dormons la vie, éternels enfants du Destin. C'est pourquoi je ressens, si je pense avec cette sensation, une tendresse immense et informe pour cette humanité infantile, pour cette vie sociale endormie, pour tous et pour tout. ■ Ce qui produit en moi, me semble-t-il, ce sentiment perpétuel et profond de discordance avec les autres, c'est que la plupart des gens pensent avec leur sensibilité, et que moi je sens avec ma pensée. ■ Il est curieux de constater que, même si ma capacité d'enthousiasme est assez limitée, elle est, spontanément, plus sollicitée par les gens de tempérament opposé au mien que par ceux appartenant à mon espèce spirituelle. ■ Plus un homme est différent de moi, plus il me paraît réel, parce qu'il dépend moins de ma subjectivité. ■ La supériorité du rêveur vient de ce que rêver est infiniment plus pratique que de vivre : le rêveur tire de la vie un plaisir beaucoup plus grand et plus varié que l'homme d'action. En d'autres termes — plus clairs et plus directs —, c'est le rêveur qui est l'homme d'action. Etant donné que la vie est essentiellement un état mental, et que nos actes ou nos pensées n'ont d'autre valeur à nos yeux que celle que nous leur attribuons nous-mêmes, la valorisation ne dépend que de nous. Le rêveur, en somme, est un fabricant de billets, et les billets qu'il émet ont cours dans la cité de son esprit tout comme ceux de la réalité. Que le papier-monnaie de mon âme ne soit pas convertible en or m'importe peu, puisqu'on ne trouve jamais d'or dans l'alchimie factice de la vie. Après nous viendra le déluge — mais après nous seulement. Plus avisés et plus heureux ceux qui, voyant que tout est fiction, fabriquent le roman avant qu'on ne le leur fabrique, et, comme Machiavel,

revêtent le costume de la Cour pour mieux écrire en secret. ■ Les personnages de mes rêves ne sont pas, pour moi, semblables à ceux de la vie. Ils leur sont parallèles. Chacune de ces deux vies — celle des rêves, celle du monde — possède une réalité propre, aussi vraie que l'autre, mais différente. ■ Le sage véritable adopte intérieurement une attitude telle que les événements extérieurs ne viennent l'affecter que de façon absolument minime. Il doit, dans ce but, se cuirasser en s'entourant de réalités plus proches de lui que les faits eux-mêmes, et qui les filtrent pour les mettre en accord avec elles-mêmes avant de lui parvenir. ■ Tout me parut creux, et j'eus l'impression glaciale qu'il n'existait aucune solution, pour aucun problème. ■ Comme tous les êtres doués d'une grande mobilité mentale, j'éprouve un amour organique et fatal pour la fixité. Je déteste les nouvelles habitudes et les endroits inconnus. ■ Condillac commence ainsi son célèbre ouvrage : « Si haut que nous montions, si bas que nous descendions, nous ne sortons jamais de nos sensations. » ■ Éternels passagers de nous-mêmes, il n'est pas d'autre paysage que ce que nous sommes. ■ Plus [un homme] est parfait, plus il est entier ; et plus il est entier, moins il est quelqu'un d'autre que lui-même. ■ J'ai toujours trouvé que le plus grand mérite consistait à obtenir ce qui est hors d'atteinte, à vivre là où l'on n'est pas, à être plus vivant une fois mort que de son vivant — à obtenir, enfin, quelque chose de difficile, d'absurde, et à surmonter, comme autant d'obstacles, jusqu'à la réalité du monde. Si l'on vient me dire que le plaisir de durer, alors qu'on a cessé d'exister, est absolument nul, je répondrai, tout d'abord, que j'ignore s'il est nul ou non, car j'ignore la vérité en ce qui concerne la survie de l'homme ; je répondrai ensuite que le plaisir de notre renommée future est un plaisir bien — c'est la renommée qui est future. C'est un plaisir de l'orgueil, qui ne se compare à aucun de ceux que peut procurer un bien matériel. Il peut bien être illusoire : il est en tout cas plus intense que le plaisir de goûter seulement ce qui se trouve sous la main. Le millionnaire américain ne peut croire que la postérité goûtera ses poèmes, puisqu'il n'en a pas écrit un seul ; le représentant ne peut pas non plus s'imaginer que les générations futures raffoleront de ses tableaux, puisqu'il n'en a jamais peint aucun. Moi, en revanche, qui dans cette vie transitoire ne suis absolument rien, je peux savourer l'avenir à l'avance en relisant cette page, car je suis effectivement en train de l'écrire ; je peux être fier, comme d'un fils, de la renommée que je connaîtrai alors, parce que je possède au moins de quoi la connaître un jour. ■ Je ne connais pas de plus grand plaisir, dans toute mon existence, que celui de pouvoir dormir. L'abolition intégrale de la vie et de l'âme, l'éloignement total des êtres et des gens, la nuit sans mémoire et sans illusions — et n'avoir plus, enfin, ni passé ni avenir... ■ Je ne distingue pas, fondamentalement, un homme d'un arbre ; et, sans aucun doute, ma préférence va à celui des deux qui produit le meilleur effet décoratif, et qui intéresse davantage mes yeux pensants. Si c'est le cas de l'arbre, alors je souffre davantage de voir couper l'arbre que de voir l'homme mourir. Il est des départs de soleil couchant plus douloureux pour moi que la mort d'un enfant. ■ La vie doit être, pour les meilleurs, un rêve qui se refuse aux confrontations. ■ Mais, ce jour-là, la pulsion même de la vie participait de cette autre pulsion heureuse qui fait que le soleil se lève à l'heure prévue par l'almanach, selon la latitude et la longitude des divers lieux de la terre. ■ Mieux vaut écrire que risquer de vivre, même si vivre se réduit à acheter des bananes au

soleil, aussi longtemps que dure le soleil et qu'il y a des bananes à vendre. ■ La monotonie, la morne identité des jours succédant aux jours, la différence absolument nulle entre hier et aujourd'hui — que tout cela me reste acquis pour toujours, avec l'âme suffisamment éveillée pour prendre plaisir à cette mouche qui me distrait, en passant par hasard devant mes yeux, à ces éclats de rire qui montent, capricieux, de la rue à peine visible, à l'immense libération que j'éprouve à l'heure de la fermeture, au repos infini que me procure un jour de congé. ■ Ce criticisme fruste de nos pères, cependant, nous a certes légué l'impossibilité d'être chrétiens, mais sans la satisfaction que nous aurions pu en tirer ; il nous a certes légué l'incrédulité à l'égard des formules morales bien établies, mais sans l'indifférence envers la morale et les règles établies pour vivre humainement ; il a certes laissé le problème politique sans solution, mais sans nous laisser pour autant indifférents aux solutions qu'on pouvait lui apporter. Nos pères ont pu détruire allègrement, parce qu'ils vivaient à une époque qui conservait quelques vestiges de la solidité passée. C'était justement ce qui donnait assez de force à la société pour qu'ils puissent la — détruire sans voir tout l'édifice se fendre de haut en bas. Nous avons hérité, quant à nous, de cette destruction et de ses résultats. À l'heure actuelle, le monde appartient aux imbéciles, aux agités et aux sans-cœur. On s'assure aujourd'hui le droit de vivre et de réussir par les mêmes moyens, pratiquement, que ceux qui vous assurent le droit d'être interné dans un asile : l'incapacité de penser, l'amoralité et la surexcitation. ■ César a fort bien défini l'ambition lorsqu'il a prononcé ces paroles : « Etre plutôt le premier dans un village que le second dans Rome ! » ■ Et puisque je sais aujourd'hui, par avance, que chaque vague espoir sera de toute façon déçu, je souffre du plaisir spécial de savourer la déception en même temps que l'espoir, tel un mets amer et sucré tout à la fois, qui rend la saveur sucrée plus sucrée par contraste avec l'amer. ■ Qui sait si le roman n'est pas une vie et une réalité plus parfaites que Dieu crée à travers nous, et si nous n'existons pas — qui sait — uniquement pour les créer ? Les civilisations semblent n'exister que pour produire l'art et la littérature ; et les mots, c'est ce qui nous parle et nous reste d'elles. ■ Extérioriser nos impressions, c'est bien plus nous convaincre que nous les éprouvons que les éprouver réellement. ■ Tout ce qu'il nous est impossible d'avoir, d'oser ou d'obtenir, nous pouvons le posséder en rêve, et c'est avec ce rêve que nous faisons de l'art. ■ La vie, selon Tarde, se réduit à la recherche de l'impossible par le biais de l'inutile. ■ On ne vit sans subir que si l'on vit sans sentir ; et les esprits les plus élevés, les plus nobles, les plus prévoyants sont ceux-là mêmes qui subissent et qui souffrent de ce qu'ils avaient justement prévu et méprisé. C'est ce qu'on appelle la Vie. ■ Avoir touché les pieds du Christ, ce n'est pas une excuse pour faire des fautes de ponctuation. ■ Il me serait totalement indifférent qu'on prenne ou qu'on envahisse le Portugal, à condition qu'on ne me cause pas d'ennuis, à moi personnellement. Mais j'éprouve de la haine, une haine véritable (d'ailleurs la seule que je connaisse), non pas contre les gens qui écrivent mal le portugais, qui ignorent la syntaxe ou qui écrivent selon l'orthographe simplifiée, mais bien contre la page mal écrite, que je déteste comme une personne réelle, la faute de syntaxe qui mériterait des gifles, l'orthographe négligeant les y, au même titre qu'un crachat qui lève le cœur, indépendamment de celui qui a craché. ■ L'art consiste à faire éprouver aux autres ce que nous éprouvons, à les libérer d'eux-mêmes, en leur

proposant notre personnalité comme libération particulière. ■ Par le mot art, il faut entendre tout ce qui est cause de plaisir sans pour autant nous appartenir : la trace d'un passage, le sourire offert à quelqu'un d'autre, le soleil couchant, le poème, l'univers objectif. Posséder, c'est perdre. Sentir sans posséder, c'est conserver, parce que c'est extraire de chaque chose son essence. ■ Voir clair, c'est ne point agir. ■ La liberté, c'est la possibilité de s'isoler. Tu es libre si tu peux t'éloigner des hommes et que rien ne t'oblige à les rechercher, ni le besoin d'argent, ni l'instinct grégaire, l'amour, la gloire ou la curiosité, toutes choses qui ne peuvent trouver d'aliment dans la solitude et le silence. S'il t'est impossible de vivre seul, c'est que tu es né esclave. ■ Le monde appartient à ceux qui ne ressentent rien. La condition essentielle pour être un homme pratique, c'est l'absence de sensibilité. La qualité principale, dans la conduite de la vie, est celle qui mène à l'action, c'est-à-dire la volonté. Or, il est deux choses qui entravent l'action : la sensibilité et la pensée analytique, qui n'est elle-même rien d'autre, en fin de compte, qu'une pensée douée de sensibilité. Toute action, par nature, est la projection de notre personnalité sur le monde extérieur, et comme celui-ci est constitué, pour sa plus grande partie, d'êtres humains, il s'ensuit que cette projection de notre personnalité revient, pour l'essentiel, à nous mettre en travers du chemin de quelqu'un d'autre, à gêner, blesser et écraser les autres, selon notre façon d'agir. Pour agir, il faut donc que nous ne puissions pas nous représenter aisément la personnalité des autres, leurs joies ou leurs souffrances. Si l'on sympathise, on s'arrête net. L'homme d'action considère le monde extérieur comme formé exclusivement de matière inerte — soit inerte en elle-même, comme une pierre sur laquelle il passe ou qu'il écarte de son chemin ; soit inerte comme un être humain qui, n'ayant pu lui résister, peut être un homme tout aussi bien qu'une pierre, car il le traite de la même façon : il l'écarte du pied, ou il lui passe dessus. ■ Tout homme d'action est, essentiellement, énergique et optimiste, car si l'on n'éprouve rien, on est heureux. ■ Puisque nous ne pouvons tirer de beauté de la vie, cherchons du moins à tirer de la beauté de notre impuissance même à en tirer de la vie. Faisons de notre échec une victoire, quelque chose de positif qui se dresse, au milieu des colonnes, en majesté et en consentement spirituel. Puisque la vie ne nous a rien offert d'autre qu'une cellule de reclus, alors tentons de la décorer, ne serait-ce que de l'ombre de nos songes, dessins et couleurs mêlés, sculptant notre oubli sur l'immobile extériorité des murailles. ■ Nous ne réalisons rien nous-mêmes. La vie nous lance en l'air comme des cailloux, et nous disons de là-haut : « Voyez comme je bouge. » ■ Une conversation agréable ne doit être qu'un monologue à deux... Il faut qu'en définitive, nous ne sachions plus si nous avons réellement parlé à quelqu'un d'autre, ou si cette conversation, nous l'avons seulement imaginée d'un bout à l'autre... Les conversations les plus délicieuses, les plus intimes, et surtout les moins instructives moralement, sont celles que les écrivains prêtent à deux personnages de leurs romans. ■ Les dieux sont l'incarnation de ce que nous ne pourrons jamais être.



Les notes qui suivent proviennent toutes de l'écoute de podcasts issus des Mardis de la Philo, à retrouver sur le site Merci Socrate.

EMMANUEL LEVINAS, UNE PENSÉE NOUVELLE
SOPHIE GALABRU

1) La dramaturgie de l'existence

■ Levinas est un empiriste et sensualiste ■ l'éthique = la façon dont on conduit sa vie, par rapport à soi et aux autres ■ la phénoménologie = la science des phénomènes, de ce qui apparait à la conscience ■ Kant veut considérer les phénomènes non plus comme des apparences mais comme des apparitions. L'homme des apparences est un tartuffe, son apparence dissimule son essence. De Platon à Kant, l'apparence sensible est ce qui dissimule l'essence intelligible, l'idée qui se pense. Il y a une scission entre les apparences et les essences. Ce qui apparait dissimulerait ce qui se pense. Pour Kant, au contraire, l'être se dévoile à travers des phénomènes ou des apparitions. ■ Heidegger fait une phénoménologie existentialiste ■ Il y a tjrs quelque chose : « l'existence n'a pas besoin de nous, elle est constamment là ». L'existence excède les individus, c'est un flux permanent, impersonnel. ■ Mourir, ce n'est pas être anéanti, c'est simplement perdre sa forme personnelle et incarnée, c'est se dissoudre vers cet être anonyme. ■ Un homme qui dort, Perec -> le sujet n'adhère plus à son existence. Il se rend compte qu'il peut ne plus aller travailler, ne plus sortir etc, la vie continuera sans lui. ■ Dans les moments d'effort à exister, l'individu ressent le poids de cette existence dont il n'a pas voulu, qu'il n'a pas choisie. ■ Ne plus totalement adhérer à soi ou à son existence, c'est mieux apercevoir par ce décollement l' « il y a » qui mène son train. ■ Les affects pénibles et douloureux provoquent une dualité entre nous et l'existence qui permettent de la mettre à distance et d'en percevoir sa nudité anonyme. ■ Nous ne souffrons pas de manque, au contraire nous saturons d'un trop plein d'être. ■ Les expériences de monde cassé : se joue dans la guerre et dans l'art. L'art vise surtout à nous extraire de la perception commune et utilitaire des objets pour aller vers la pure sensation et s'expulser du monde commun. ■ « Il faut bien vivre » Bergson ■ Il faut entreprendre et aspirer, pour ne pas sombrer dans une dépersonnalisation et une confusion avec l'existence. ■ Le rythme manque à l'il y a. Il faut donc pour que le sujet ne sombre pas dans l'existence impersonnelle et dans la mélancolie, qu'il retrouve son tempo, qu'il l'impose. ■ Le sujet sort du drame de l'existence en créant une existence unique, dans laquelle le temps est investi à chaque

moment. ■ Le sujet peut aussi interrompre l'existence sans fin en y réfléchissant, ou en dormant.

2) Jouir et habiter le monde

■ 3 façons de s'approprier une place dans le monde : la jouissance, le travail, la demeure. ■ Avoir une intériorité : être un sujet qui a un intérieur solidement installé dans le monde, subsistant malgré les accidents, caché pour les autres (=intimité). Un espace mental ET un espace physique. ■ le monde « élémental » = monde naturel (ciel, mer, air…) qui ne peut se saisir, sans origine, sans propriétaire. ■ Importance de la jouissance du monde élémental : rapport de pur plaisir sans utilité ni finalité. La jouissance est la première façon de se rapporter au monde, et non pas l'intelligence ou la connaissance. ■ la réversibilité de la sensation /« équivoque originelle » = quand je touche je suis aussi touché. ■ C'est l'appropriation de ce dont on jouit des nourritures terrestres qui va nous désengluer du monde sauvage. ■ Mettre en forme la nature pour pouvoir construire un monde civilisé, stable et formé. ■ « Travailler, c'est retarder sa déchéance » ■ Le travail maitrise et domestique la nature. ■ Pour devenir un sujet solide, il faut aussi rendre solide et subsistant les flux changeants de notre monde. ■ La demeure permet de « demeurer » dans le monde, c'est-à-dire de durer, de recueillir le présent pour mieux anticiper l'avenir. Demeurer c'est avoir du temps. ■ Celui qui n'a pas su se recueillir n'habite nulle part. ■ Bachelard : la matrice de notre psyché est la maison natale, elle symbolise notre cosmos. ■ Associe l'habitation au féminin. Le féminin (pas que chez les femmes on est d'accord) est la capacité d'accueil, associé à l'altérité et au mystère de l'autre =/ la virilité est un pouvoir qui domine, qui s'approprie, qui enferme l'altérité. ■ Le recueillement dans la demeure se précède d'un accueil par autrui (par les parents) dans l'existence dans un foyer. L'acte de demeurer comprend un versant passif et actif : il faut avoir été accueilli dans sa passivité pour pouvoir ensuite accueillir les autres.

3) Le mystère d'autrui

■ *ostis* en latin = invité et ennemi. Le don véritable est au prix de ce risque. ■ Le visage est l'incarnation d'une abstraction, d'une transcendance. ■ La transcendance est ce qui excède le présent, le sensible. ■ Autrui c'est le surprenant et l'imprévisible. ■ Le visage figure l'infini. ■ Autrui n'est pas un phénomène (comprendre phénomène représentable). Ce n'est pas une table dont on peut faire le tour. ■ Le visage est présence d'une absence. ■ Levinas part du principe (postulat) que la vulnérabilité de l'autre est plus prononcée que la mienne. La vulnérabilité est le sens le plus profond du monde. ■ Culpabilité : je suis toujours en retard par rapport à la vulnérabilité de l'autre (j'aurais dû…). ■ morale (prescriptions bien/mal) =/ éthique (réponse pratique à une situation concrète) ■ Simone Weil, *egocide* (mort du moi) : La grâce comble mais elle ne peut entrer que là où il y a vide pour la recevoir et c'est elle qui fait le vide. ■ L'autre n'est pas une nourriture. Si j'en fais une nourriture c'est que je cherche à combler un besoin, ce n'est pas du désir. De toutes façons l'autre ne peut pas me combler. ■ le désir métaphysique : ce n'est pas être frustrée parce qu'on se refuse à nous, mais se rendre compte que plus on va vers l'autre, plus on découvre qu'on ne le

connait pas et on se rend compte qu'on a à lui donner. ■ Le corps tait le discours et l'expression (=/visage). L'amoureux ne cherche pas l'autre comme personne (=/amitié et la bonté), il cherche la relation de volupté parce qu'elle sera garante de la sienne. Complaisance, qui sépare l'*eros* de l'*éthique*. ■ L'amour n'est pas un rapport de connaissance de l'autre, mais du lien qui nous unit déjà.

4) Le temps et l'autre

■ Une rencontre éthique au sens levinassien : quand l'altérité n'est pas altérée, quand autrui n'est pas réduit à un objet utile, une fonction, un statut, une image ou une représentation figée de lui-même. Le désir érotique est soupçonné de profaner l'autre, de le réduire à mes projections personnelles et à un désir égoïste. ■ Le temps n'est pas mon temps propre, ce vécu personnel selon mon rythme. Le temps en son sens véritable ne peut être que ce qui nous donne l'impression de surgir du dehors et de fracturer notre vie présente. Le temps s'assimile à la nouveauté, à l'avenir. L'avenir est une nouveauté surprenante, inanticipable. ■ Le temps est une puissance profondément autre que nous et qui apporte à notre vie son quota de nouveauté voire d'altérité totale. ■ À un sujet seul (sans temps), aucun avenir n'arrive véritablement. ■ Heidegger : « Dès qu'un homme vient à la vie, il est assez vieux pour mourir. » ■ Faire deux c'est savoir que l'un devra supporter la mort de l'autre. ■ La crainte de la mort d'autrui peut developper en moi les ressources d'une responsabilité exigeante et active (alors que la réalité de ma mort ne peut me réduire qu'à l'impuissance radicale). ■ L'oeuvre d'art est anti-éthique, elle condamne l'avenir, elle réduit le temps. C'est une image qui dévitalise, désincarne son double : le réel. ■ L'oeuvre a un rythme, une durée, qui est limitée. Face à une oeuvre, on est dépossedé de son propre rythme, pour être envouté dans celui de l'oeuvre. ■ L'oeuvre est la définition même du destin. Le destin est ce qui s'enferme dans un instant répété, qui annule tout mouvement en dehors de lui.

LA MÉMOIRE EN NOUS
CHARLES PÉPIN ET PIERRE-HENRI TAVOILLOT

■ « Que tout ce qui est lourd devienne léger, que tout corps devienne danseur, tout esprit oiseau » Nietsche ■ John Locke : l'identité narrative = je suis ce que je me raconte.

PETITE MÉTAPHYSIQUE DE L'ÉMOTION
BERTRAND VERGELY

■ émotion < motion (mouvement) = c'est le moteur de la vie. ■ « La mesure de l'amour est la démesure. » St Augustin ■ Expérience de la plénitude : quand on oublie le temps. ■ « Mieux vaut se perdre dans la passion que d'avoir perdu toute passion. » Kierkegaard ■ L'indigné ridicule est celui qui voudrait pouvoir se regarder partout dans le monde et retrouver ses propres valeurs et son propre style.

DE L'INDIFFÉRENCE À LA DIFFÉRENCE
MAZARINE M. PINGEOT

■ C'est de la nature même du projet moderne qu'est issue la crise : il se distingue par sa position réflexive et une interrogation incessante sur sa propre légitimité. ■ En toute période de crise ce sont les sceptiques qui incarnent le paysage culturel.

L'ART DE LA DISPUTE : 6 QUERELLES PHILOSOPHIQUES
PIERRE-HENRI TAVOILLOT

■ Kant : croyance = ce qui est suffisant subjectivement / savoir = ce qui est suffisant objectivement / opinion = ce qui est insuffisant objectivement et subjectivement. ■ La Fable des abeilles, Bernard Mandeville : les vices privés font le bien commun (libéralisme). ■ Nietsche : généalogie de la morale -> si on peut faire sa généalogie, c'est que ce n'est pas un absolu (idem pour le Beau). ■ Le wokisme est un mode de raisonnement : 1) toute réalité est domination, 2) l'Occident est le grand dominateur et la colonisation est le crime des crimes avec l'impérialisme, le patriarcat, le productivisme et le conservatisme, 3) la suprême ruse du colonialisme est de faire croire qu'il n'existe plus.

LE STOÏCISME ET L'ÉPICURISME DANS L'ANTIQUITÉ
PIERRE DESCOTES

■ manuel = ce qui se tient dans les mains, des citations à avoir tout le temps sous la main. ■ Epictète : ne dis jamais d'une chose que tu l'as perdue, mais que tu

l'as rendue. ■ Marc Aurèle dialogue entre la raison (son moi idéal) et lui-même. L'écriture est un lieu de retraite (au lieu d'aller à la campagne pour s'apaiser, il ouvre juste son carnet). ■ Enumère les qualités de ses proches pour leur rendre grâce et s'en inspirer : nécessité dans la vie de se composer des modèles. ■ S'entourer de gens meilleurs que soi, les admirer sans envie, et s'en servir comme de modèles. ■ L'écriture est un exercice d'exhortation personnelle.

LE RÉEL EN PÉRIL ?
GERALD BRONNER

■ Face à l'incertitude, on imagine des utopies (cf Thomas More), qui sont des sociétés dans lesquelles est écartée toute forme d'incertitude, obtenue par l'homogénéité des pratiques sociales. ■ La subjectivité radicale (intentée par les situationnistes comme Guy Debord) : si je veux être un cheval, je suis un cheval.

LES LABYRINTHES DE L'IDENTITÉ
PIERRE-HENRI TAVOILLOT

■ La synthèse identitaire (ou wokisme) pose le problème 1) du point de vue (t'es qui pour parler de racisme alors que t'es blanc), 2) de l'appropriation culturelle (mais la culture peut-elle être une propriété ?), 3) des limites à la liberté d'expression (distinguer l'offense du préjudice, la loi protège uniquement du préjudice), 4) du séparatisme progressiste (forcer la vie commune à s'adapter à la moindre différence au nom de l'inclusion). ■ L'identité n'est pas une substance, c'est un processus. ■ Le récit de sa propre identité est performatif : le récit produit de l'identité. La vérité s'invente, se construit. ■ Paradoxe de Tocqueville : plus les sociétés sont égalitaires, plus les inégalités leur apparaissent comme scandaleuses.

INTRODUCTION À LA PHILOSOPHIE DE KANT
DAN ARBIB

■ l'impératif hypothétique (si tu veux avoir ton bac il faut travailler) =/ l'impératif catégorique ■ L'acte moral est l'acte qui peut être universalisé (c'est ok si tout le monde agit comme ça).

PHILOSOPHIE DE L'EXPÉRIENCE ESTHÉTIQUE
CHARLES PÉPIN

■ Nelson Goodmann : est art ce qui est dense symboliquement, polysémique (avec des références multiples et complexes), qui est une exemplification d'une idée ou d'un concept (c'est La Table).

PRAGMATISME ET PHILOSOPHIE AMÉRICAINE
MATHIAS GIREL

■ L'enquête n'est pas séparée de la vie ordinaire (on ne doute pas gratuitement comme Descartes, mais bien pour une raison). ■ Croire, c'est avoir des habitudes. ■ La signification tient aux conséquences que nous visons. ■ William James : nos sensations, nos perceptions ont des franges : elles n'ont jamais de bords aussi nets que nos théories le laisseraient supposer. ■ Il faut réintégrer le vague dans nos descriptions de la vie de l'esprit. ■ L'émotion, c'est la perception des effets corporels. ■ Nous sommes des serrures, et il y a des déclencheurs d'émotions dans l'environnement. ■ Il faut croire en la liberté pour être libre. ■ Spontanément nous croyons, tant que ce à quoi nous croyons n'a pas été réfuté. ■ Quelqu'un qui vit dans le déterminisme ne vit pas dans le même monde que quelqu'un qui vit dans la liberté : ça fait une différence pratique.

COMMENT ÊTRE HEUREUX DANS UN MONDE MALADE ?
CHARLES PÉPIN

■ Clément Rousset : la joie paradoxale, être heureux malgrès tout. Non seulement la joie n'a pas besoin que toutes les conditions du bonheur soient réunies pour jaillir mais surtout il semblerait même que toutes les raisons de notre malheur nourrissent en retour cette joie paradoxale puisqu'elles rendent ma joie réelle, parce que lucide. Si la joie n'est pas paradoxale elle est illusoire. La seule raison qu'elle soit réelle est qu'elle soit paradoxale, c'est-à-dire contrariée. ■ Philosophie de l'acceptation. Paradoxalement, l'acceptation dégage une possibilité de changement. (Dépasser la dualité occidentale comme Nietsche et Camus). Il faut que j'accepte de ne pas être tout puissant pour que je me ressaisisse de mon pouvoir d'action. ■ Sartre : l'action pour vaincre l'angoisse. Le monde est chaos, l'action permet de créer de manière bancale et provisoire, un environnement habitable. ■ « La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un coeur d'homme. » Camus ■ Faire pour voir et peut-être savoir et non pas faire parce que je sais. ■ L'action a sa vérite en elle-même et non pas dans une pensée qui

lui préexisterait et dont l'action ne serait que la conséquence logique. ■ Réussir à prendre des décisions de vie en sachant que le propre d'une décision est de pouvoir être mauvaise. Ce qui nous libère de la capacité à décider est le consentement à la possibilité que cette décision soit mauvaise. ■ Positivisme : savoir pour prévoir pour pouvoir. ■ La philosophie permet d'avoir une distance par rapport à nos querelles identitaires : nous avons en commun la question, même si la réponse nous divise : qu'est ce que bien vivre ensemble. ■ On ne peut pas refaire le monde mais comprendre ce qu'il y a de précieux dans le monde.

HANNAH ARENDT, UNE VOIX POUR AUJOURD'HUI
PERRINE SIMON-NAHUM

■ compréhension =/ connaissance scientifique. « La compréhension est une activité sans fin, qui nous permet grâce à des modifications et des ajustements continuels de composer avec la réalité, de nous réconcilier avec elle, et de nous efforcer de nous sentir chez nous dans le monde. » ■ « Nous sommes contemporains seulement de ce que notre compréhension réussit à atteindre. » ■ Les droits de l'homme, s'ils sont dissociés de toute autorité capable de les garantir, n'ont aucune réalité. ■ La nature de l'Homme est essentiellement politique car c'est là que se fonde le monde commun. ■ Les masses sont les individus qui ne peuvent s'intégrer à aucune organisation, soit en raison de leur nombre, soit en raison de leur indifférence. Elles ont le sentiment d'être laissées pour compte et nourrissent en commun un ressentiment envers la bourgeoisie. ■ Les idéologues totalitaires se distinguent des autres dans le fait que ce qui les attire ne sont pas les idées en réalité mais la logique qui est à l'oeuvre. Le processus de pensée dévore lui-même l'idée.